Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3e Année - N° 95 | 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES | 21 Août 1930

# DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

# Dans Paris secret...

***Aux portes mêmes de Paris un monde étrange, mystérieux et fermé, ayant sa vie propre, ses lois, sa misère... Chinatown!... La ville chinoise!... Le grand écrivain J. Kessel a pu la visiter dans des circonstances dramatiques; lire aux pages 8 et 9 son émouvant récit.***

16888

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS - VIe
Téléphone : LITTRÉ. 32-11

GEORGE-KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

# LIABEUF
par
# A.-H. Flassch

*L'AFFAIRE Liabeuf devait avoir son historien. C'est chose faite.*

*Armand Henry Flassch, aussi ardent reporter que bon journaliste — les lecteurs de* Détective *se souviennent qu'il se fit arrêter sur la voie publique, déguisé en vagabond, pour mieux leur décrire les heures tragi-comiques du « violon » — Armand Henry Flassch a voulu offrir à l'histoire du fait divers un ouvrage complet sur l'une des plus passionnantes affaires criminelles d'avant-guerre.*

*Ce n'est point dans les feuilles jaunies de l'époque que Flassch est allé cueillir les documents qu'il a réunis dans son livre.* (1)

A.-H. Flassch.

*Un reporter s'accommode mal de la poussière des dossiers et des bibliothèques.*

*Flassch, comme si « l'affaire » venait de lui être donnée par un coup de téléphone, est parti en enquête.*

*Après de patientes recherches, il a retrouvé les derniers témoins de la tragédie de la rue Aubry-le-Boucher, ceux qui ont connu Jean-Jacques Liabeuf, ceux qui demeurent fidèles au souvenir de cet homme émouvant et condamnable.*

*Il a retrouvé l'un des gardiens attachés à la surveillance de « l'homme aux brassards », à la prison de Fresnes. Il a vu aussi la grande Marcelle, l'amie de Didine Cendrillon, celle que l'on avait surnommée « la Reine des Apaches de la Beaubourg » et qui, le soir de la bataille, accompagna Liabeuf rue Aubry-le-Boucher...*

*Tous ceux capables de restituer à l'étrange figure de l'ouvrier cordonnier, à la trouble atmosphère du drame, leur véritable lumière, Flassch les a interrogés, confessés...*

*C'est dire la portée de son livre et l'intérêt que prendront à le lire tous ceux qui se sont passionnés, qui se passionnent encore pour le cas psychologique de cet homme qui, dans l'exaspération de l'erreur et de l'injustice, « ne respira que pour la vengeance ».*

**Marcel MONTARRON.**

(1) Librairie Bernard-Bédiet.

Le prochain Concours de
DÉTECTIVE
fera de vous
LE 13ème JURÉ

Vous aurez à juger 13 procès d'assises, tous différents quant à la qualité des accusés et à la nature de leur inculpation. Et, suivant votre verdict, vous pourrez être l'un des lauréats que

**60.000 francs de prix en espèces**

récompenseront.

*Au prochain numéro de nouveaux détails*

# LA LANTERNE SOURDE

## Anomalies

UN de nos lecteurs nous écrit de Toulon pour nous signaler un fait qui a causé dans la ville une grande émotion.

« L'année dernière, à l'arrivée du « bateau de Corse, une femme lan- « çait un bol de vitriol sur un lieu- « tenant qui débarquait. Arrêtée, « elle déclara être sa belle-sœur « et avoir voulu venger l'honneur « de sa famille ; son beau-frère était « un mari peu fidèle...

« Elle vient de passer en cour « d'assises et a été acquittée.

« Le beau-frère qui a la figure « brûlée, un œil perdu, et qui va se « trouver probablement sans situa- « tion, est condamné à payer les « frais du procès ! Ça serait drôle, « si ce n'était aussi tragique. Est-il « possible que la loi française admette « de pareilles infamies ?... »

⁂

Rassurons tout de suite et notre correspondant et ceux qui éprouveraient les mêmes craintes.

La loi dit bien que dans les instances d'ordre pénal, cour d'assises ou correctionnelle, la partie qui succombe doit être condamnée aux dépens du procès, c'est-à-dire que si l'affaire se termine par un acquittement, la partie civile devra les supporter.

Mais il est d'usage que la famille de la victime — pour reprendre l'exemple fréquent du crime passionnel — qui se constitue partie civile, alors même qu'elle ne réclame aucune indemnité et se contente du franc symbolique de dommages et intérêts, a la précaution de demander que l'accusé supporte les dépens, et ce à titre de supplément de dommages...

Il n'y a qu'une hypothèse où ce résultat est juridiquement impossible : celle de la légitime défense, parce que l'acquittement du meurtrier équivaut alors à la consécration du droit absolu qu'il avait de tuer celui qui le menaçait...

Si la question de légitime défense ne se pose pas, le meurtre, quoique absous par le jury, n'en laisse pas moins à la charge de son auteur un élément de responsabilité civile qui se traduira par l'allocation d'une indemnité pécuniaire à la victime ou à ses héritiers.

Et c'est pourquoi, au franc traditionnel de dommages-intérêts, s'ajoutent souvent, comme un accessoire légitime, les dépens du procès.

Mais ce supplément n'est pas obligatoirement accordé et la cour peut le refuser ; il y a donc là une lacune dans la loi, et la nécessité d'une réforme apparaît.

Il devrait être décidé que tout meurtrier — le cas de légitime défense formellement constaté étant une exception à ce principe — serait toujours tenu de supporter les frais judiciaires, parce qu'après tout ce n'est pas la victime qui a obligé au procès, mais le meurtrier lui-même. Et cette vérité de la Palisse, cet argument de gros bon sens, conduisent à la solution juste : qu'à tout le moins, celui qui a attenté à la vie d'autrui subisse une sanction pécuniaire ; c'est, eu égard à l'acte qu'il a accompli, un châtiment dérisoire, et il serait choquant que ce châtiment retombât sur l'innocente victime ou sur les héritiers de celle-ci, souvent ruinés par sa brutale disparition...

Trop de meurtriers, souvent, ont connu, aux assises, une sorte de triomphe insolent, alors qu'il ne restait aux familles meurtries par la mort d'un être cher que leurs yeux pour pleurer...

Et leur douleur même n'était pas libre puisque des soucis d'argent leur étaient par surcroît, imposés...

Cela n'est pas tolérable dans une société civilisée. Le droit de tuer, dont la conception semble s'être universellement répandue, ne saurait aller jusqu'à la gratuité totale : à tout le moins, cela doit se payer, et, si les peines ne sont pas prononcées par ceux qui ont mission d'appliquer la loi, du moins qu'il n'en coûte pas aux victimes d'avoir été blessées ou tuées !...

D

## SOMMAIRE du N° 95

**Pages 3, 4 et 5 :**
AU NOM DE LA LOI ! (III)
*par Paul Bringuier.*

**Page 6 :**
FAITS DIVERS
Le mystère de Castellamare
*par Marius Larique.*

**Page 7 :**
LA LUNE DE SANG
*par Marcel Montarron.*

**Pages 8 et 9 :**
CHINA-TOWN
*par Joseph Kessel.*

**Page 10 :**
GRANDS PROCÈS
La comique odyssée de Delgado
*par Duesberg.*

**Page 11 :**
LA DRAMATIQUE AVENTURE DE Mme LEVAILLANT
*par Jacques Mourier.*

**Pages 12 et 13 :**
LE CRIME DU SIÈCLE
*par Roy Pinker.*

**Page 14 :**
LA SCIENCE CONTRE LE CRIME (XXVIII)
*par Edmond Locard.*

Suite de la liste des Lauréats du Concours " LES TREIZE COUPABLES "

*Présentation photographique par Lagarrigue.*

### Autres anomalies judiciaires

*Le chapitre des anomalies judiciaires pourrait fournir la matière d'une bibliothèque.*

*Citons pour aujourd'hui ce petit fait : les jugements du tribunal de commerce doivent être enregistrés dans les 20 jours ; sinon, un double droit fiscal est encouru.*

*Or, les feuilles de jugement sont presque toujours communiquées à la dernière heure et les plaideurs sont prévenus au dernier moment des sommes qu'ils ont à payer. Ce qui est déjà regrettable.*

*Mais, tout récemment, le 20 juillet dernier, expirait la date d'enregistrement d'un jugement rendu sur le délibéré de M. Narodetzki, juge au tribunal de commerce. Ce magistrat était parti pour la Suisse. Le greffe lui envoya les feuilles d'audience, pour qu'il apposât sa signature... Et les feuilles revinrent au greffe le 31 juillet !*

*Cependant, le plaideur s'était présenté au greffe, le 20 juillet, pour connaître le montant des droits. Et on ne put lui donner le renseignement.*

*Maintenant, il devra payer le double. C'est un scandale !*

### La rue des Remparts

*Au cours du récent procès Pouthier, un incident comique — et marqué par la bonne humeur — mit aux prises Me de Moro-Giafferi, partie civile et Me Ceccaldi, défenseur de Gaston Pouthier.*

*Il était question de la fuite de Pouthier à Toulon, après le meurtre de Coudrier. Pouthier affirmait qu'il était allé passer ses vaccances chez un ami, M. Sartres, tenancier de maison close, rue des Remparts.*

*Cette histoire de maison close prit rapidement une grande importance...*

*— Je ne savais pas, dit l'avocat-général Carrive, que Sartres tenait un établissement de ce genre.*

*— Comment, s'écria Me Ceccaldi, mais c'est dans le dossier !*

*On examina le dossier : le renseignement n'y figurait pas.*

*— C'est tout comme, reprit Me Ceccaldi, puisqu'on parle de la " rue des Remparts ". Me de Moro-Giafferi le sait bien, lui ; il connaît Toulon et il sait que rue des Remparts...*

*Me de Moro-Giafferi sourit :*

*— Je vous prie, mon cher confrère, de ne pas faire appel à mon expérience toulonnaise, et à ma connaissance de ces " maisons ", que vous avez l'air de beaucoup mieux connaître que moi-même !...*

**PASSE-PARTOUT**

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

| | 1 an | 6 mois |
|---|---|---|
| France et Colonies | 65.» | 35.» |
| Étranger Tarif A | 85.» | 45.» |
| Étranger Tarif B | 100.» | 55.» |

Compte Chèque Postal n° 1298-37

# AU NOM DE LA LOI!

Dans le bureau du patron étaient réunis tous ceux qui avaient pris part au début de cette enquête.

## III.
## Le noyé de la Concorde

La nuit était tombée. Devant le baraquement de la route de Nogent, une foule s'était peu à peu amassée, avait filtré à travers les maisons, appelée mystérieusement. On avait refermé la porte et quatre agents la gardaient. Amédée était déjà parti pour le quai des Orfèvres, embarqué entre deux agents, dans une auto de ronde. Les photographes des journaux, arrivés en taxi, étaient montés sur des arbres et prenaient des vues plongeantes. Les reporters, nerveux de ne rien savoir, allaient de groupes en groupes, cherchant de vagues indications qu'ils pussent recouper et coordonner. Oscar Triquet, affairé, mendiait des informations et, dès qu'il avait un détail nouveau, revenait, rayonnant, vers Mabel immobile à l'écart et qui le remerciait d'un : « Ah! » sceptique.

Enfin, il y eut un mouvement de la foule et plusieurs autos vinrent s'arrêter en file devant le hangar. Des hommes descendaient. Les agents cyclistes faisaient la haie, repoussaient les curieux avec leurs machines. On sortit des voitures quatre gros phares qui furent apportés dans la baraque. Et Triquet à mi-voix nommait, pour Mabel, à mesure qu'ils passaient, les acteurs de cette scène qu'on aurait crue préposée pour une prise de film.

« Le maigre, à la barbiche blanche, le directeur de la police judiciaire. La barbiche noire, son frère, le directeur de la police municipale. Les cheveux gris, le chef de la brigade de banlieue. Les moustaches tombantes et rousses, le chef de la brigade spéciale criminelle. Là, à gauche, le directeur du laboratoire municipal. A côté de lui, le chef du laboratoire de toxicologie. Toute la police judiciaire est là, au grand complet! C'est la grande figuration pour la découverte de l'agent Boulard. »

On avait refermé la porte derrière les enquêteurs et dans le garage d'Amédée le Bordelais, traversé par les éclats des phares, une perquisition minutieuse avait commencé. D'un côté, on rejetait, à mesure qu'ils étaient vérifiés, les objets sans intérêt: bidons d'essence, pièces mécaniques, chiffons graisseux. D'un autre, on rangeait les trouvailles. Les caisses d'essence contenaient des armes et des explosifs, depuis les grenades jusqu'aux paquets de mélinite, aux bandes de mitrailleuses, aux chargeurs de fusils à répétition. Quelqu'un apporta une boîte de fer qu'on venait de trouver sous le lit d'Amédée, dans la maisonnette de briques. Elle était soudée. A coups de ciseau à froid un inspecteur fit sauter le couvercle. Il y eut un moment de nouvelle stupeur. Le directeur du laboratoire de toxicologie prit quelques grains de la poudre avec le doigt et la goûta.

« C'est bien ça? demanda le chef de la police judiciaire?

« Oui, dit le chimiste, c'est bien ça!

⁂

Il y eut à minuit, 36, quai des Orfèvres, une conférence de mise au point. La machine policière ne s'engage pas tout entière, n'embraye pas à fond à la légère.

médité, à but défini. Ce n'est pas le coup classique du client attaqué et dévalisé par le chauffeur de son taxi. Un garçon comme Amédée ne s'amuserait pas à ces fantaisies. D'ailleurs, nos indicateurs sont formels, n'est-ce pas Félix? Le taxi était arrêté près du passage Davy, la nuit de l'affaire, avec Amédée au volant et une femme à l'intérieur. Ils attendaient sans doute la victime ; la victime inconnue. Lui avaient-ils donné rendez-vous? Attendaient-ils seulement son passage sur son chemin habituel?

— Pourquoi ne serait-ce pas la femme, la victime?

— C'est invraisemblable. L'attente avenue de Saint-Ouen ne s'expliquerait pas. Enfin, l'Identité judiciaire est formelle. Les gants trouvés dans le taxi et chez Amédée ne sont pas ceux de la personne blessée ou tuée. Ils sont tachés au bout des doigts comme si la femme a *doucement* touché un visage ou un corps couverts de sang, peut-être pour s'assurer de la mort. Ce ne peut être le geste d'un blessé sur lui-même. En somme, nous avons une victime dont nous ne connaissons pas le nom et dont nous n'avons pas le corps. On n'a jamais élucidé des histoires de disparition où on avait un nom et pas de corps et des histoires de gens coupés en morceaux où on avait un corps et pas de nom. Qu'allons - nous faire ici où nous n'avons ni l'un ni l'autre ? D'autre part, l'affaire se corse avec le résultat de la perquisition chez Amédée. D'une part, les armes et les explosifs, d'autre part, la cocaïne. J'ai là les rapports des laboratoires. Les armes sont de fabrication récente et prêtes à être utilisées. La coco est d'excellente qualité et il y en a dix kilogs. Il est impossible de penser qu'Amédée fait ce trafic pour son compte. Qui sait si nous ne sommes pas sans le savoir sur une bande internationale?

...Au laboratoire spécial de toxicologie là où sont fouillés, analysés les poisons...

Voilà ce qui se passe; jusqu'ici, ce n'est pas brillant. Evidemment, nous tenons Amédée et, s'il voulait parler tout pourrait être liquidé. Mais je tiendrai bien n'importe quel pari qu'Amédée ne parlera pas. Au surplus, nous serons fixés dans un moment sur ce point. J'ai voulu remercier « la banlieue » et la « voie publique » qui ont bien travaillé. C'est la spéciale, « la criminelle » qui va prendre l'affaire. Allez-y à fond. Je vous donne Amédée. Voyez ce qu'on peut en tirer et bonne chance. »

⁂

Il s'était mis à pleuvoir par rafales brutales, parfois atténuées et parfois exaspérées, sur les vitres comme le tir promené d'une mitrailleuse. La maison était à peu près déserte. Dans le bureau du chef de la brigade criminelle, Lancelot, ses meilleurs hommes de « la spéciale » étaient assis, silencieux: le brigadier Ludovic et l'inspecteur principal Clamart. Les trois hommes ne se regardaient même pas. Lancelot bâilla ostensiblement. En bas, dans la rue, on entendit les appels des directeurs et des autos du conseil de tout à l'heure qui réveillaient le chauffeur de la voiture de service, endormi sur son siège.

Lancelot, Ludovic et Clamart se connaissaient depuis vingt-cinq ans. Ils étaient entrés ensemble à la Préfecture, dans « l'administration ». Le jour où, pour la première fois, on confia une mission d'importance à l'un des trois, une arrestation difficile, les autres l'accompagnaient. Deux ramenèrent quai des Orfèvres le prisonnier. Le troisième était à Lariboisière avec une balle dans la poitrine. Le soir, quand le préfet de police lui apporta la médaille d'or, les deux copains pleurèrent autant que lui. A cette époque, il n'y avait pas les multiples compartiments de l'organisation moderne. Tous les services étaient réunis sous le contrôle du chef de la Sûreté, véritable maître de la police en France. Lancelot qui était instruit et plus fin que les autres, avait pris sur eux un avantage en devenant secrétaire du grand patron. Mais leur amitié n'en fut pas diminuée. Chacun d'entre eux savait ce qu'il valait, ou pouvait prétendre. Ludovic, rusé, intuitif, beau type de chien de chasse, Clamart, massif, ardent, homme des coups durs, mais aussi de la patience obscure des longues attentes têtues. Lancelot, brillant, cultivé, d'une classe intellec-

Dans l'intervalle, les explosifs avaient été transportés avec une hâte délicate et précautionneuse au laboratoire municipal où les équipes de spécialistes que commande M. Kling les avaient mesurés et étudiés. Au laboratoire spécial de toxicologie, là où sont fouillés, analysés les poisons et les stupéfiants, où les morceaux de tarte empoisonnés, où les « mauvais cafés » sont apportés avec les viscères des victimes, le docteur Kohn Abrest avait rapidement sondé, de son côté, la poudre blanche. Et tous les deux avaient fait apporter, à la fin de la soirée, leurs rapports à la Police judiciaire.

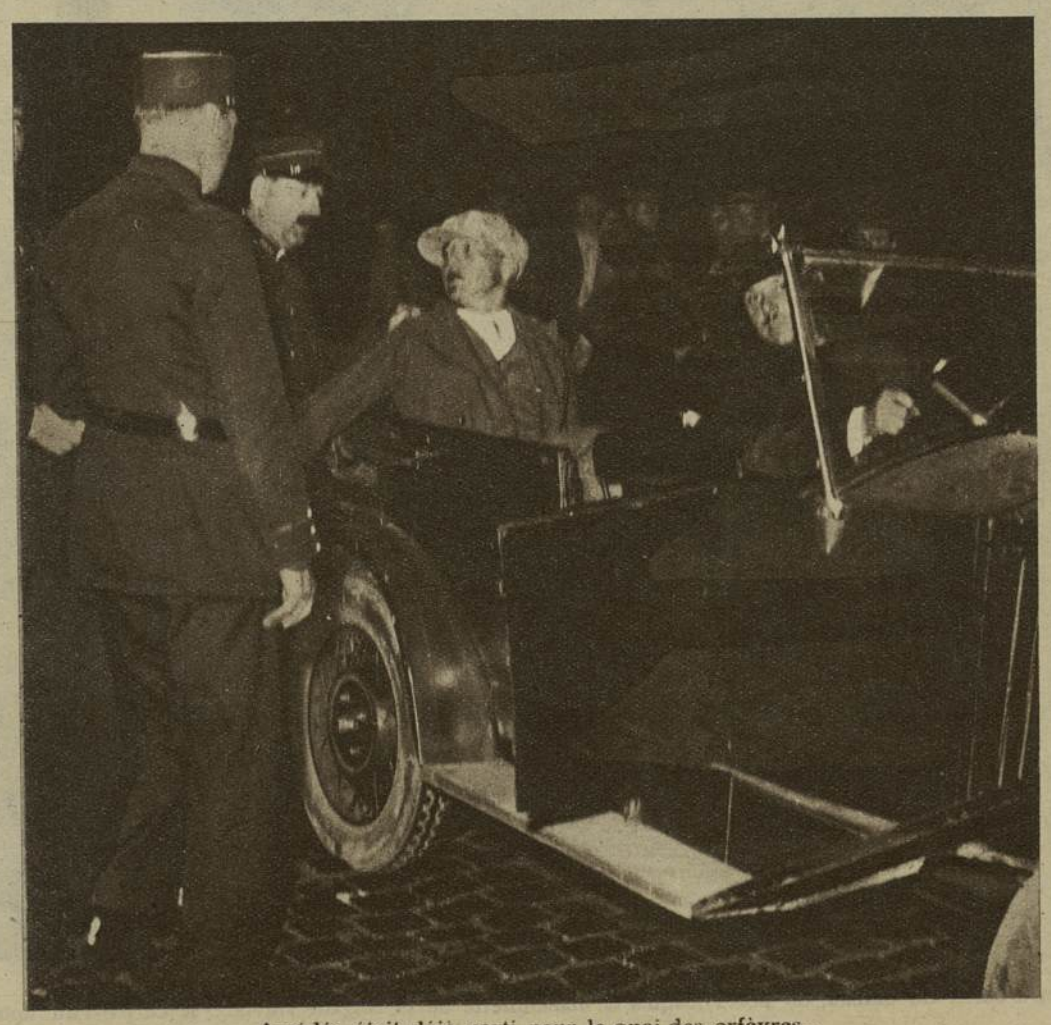
Dans le bureau du patron étaient réunis, comme les personnages d'un roman brusquement matérialisés devant le romancier, tous ceux qui avaient pris une part au début de cette enquête. Seul manquait l'agent Boulard. L'uniforme n'a pas voix à la discussion. Mais il y avait le commissaire Valois, les chefs des brigades, les inspecteurs qui avaient arrêté Amédée.

Le directeur parlait. On le sentait préoccupé. Il faisait quelques pas, revenait vers son bureau, touchait les papiers qui l'encombraient, relisait une note et parfois, brusquement, plantait son regard dans le visage d'un de ses collaborateurs.

« Qu'est-ce que vous en pensez, vous? Hein? »

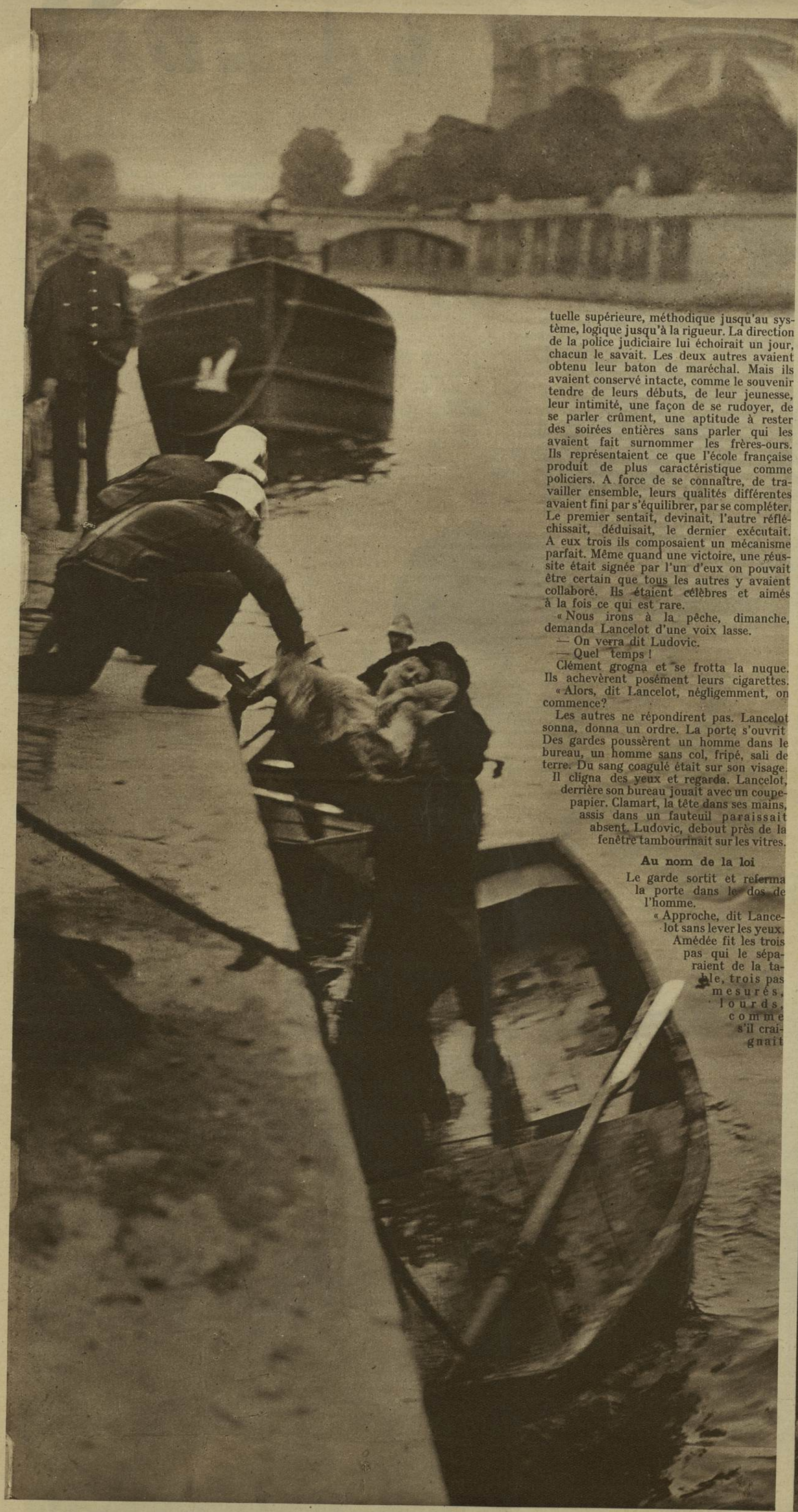
Il avait commencé par un essai d'exposé logique du problème.

« Qu'il y ait eu crime dans le taxi, c'est maintenant certain! Et crime pré-



Amédée était déjà parti pour le quai des orfèvres...

# AU



On sortit du bateau, on porta jusqu'à la maisonnette de la brigade fluviale, le corps d'un homme vêtu d'un pantalon et d'une chemise.

tuelle supérieure, méthodique jusqu'au système, logique jusqu'à la rigueur. La direction de la police judiciaire lui échoirait un jour, chacun le savait. Les deux autres avaient obtenu leur baton de maréchal. Mais ils avaient conservé intacte, comme le souvenir tendre de leurs débuts, de leur jeunesse, leur intimité, une façon de se rudoyer, de se parler crûment, une aptitude à rester des soirées entières sans parler qui les avaient fait surnommer les frères-ours. Ils représentaient ce que l'école française produit de plus caractéristique comme policiers. A force de se connaître, de travailler ensemble, leurs qualités différentes avaient fini par s'équilibrer, par se compléter. Le premier sentait, devinait, l'autre réfléchissait, déduisait, le dernier exécutait. A eux trois ils composaient un mécanisme parfait. Même quand une victoire, une réussite était signée par l'un d'eux on pouvait être certain que tous les autres y avaient collaboré. Ils étaient célèbres et aimés à la fois ce qui est rare.

« Nous irons à la pêche, dimanche, demanda Lancelot d'une voix lasse.

— On verra dit Ludovic.

— Quel temps !

Clément grogna et se frotta la nuque. Ils achevèrent posément leurs cigarettes.

« Alors, dit Lancelot, négligemment, on commence?

Les autres ne répondirent pas. Lancelot sonna, donna un ordre. La porte s'ouvrit Des gardes poussèrent un homme dans le bureau, un homme sans col, fripé, sali de terre. Du sang coagulé était sur son visage. Il cligna des yeux et regarda. Lancelot, derrière son bureau jouait avec un coupe-papier. Clamart, la tête dans ses mains, assis dans un fauteuil paraissait absent. Ludovic, debout près de la fenêtre tambourinait sur les vitres.

**Au nom de la loi**

Le garde sortit et referma la porte dans le dos de l'homme.

« Approche, dit Lancelot sans lever les yeux. Amédée fit les trois pas qui le séparaient de la table, trois pas mesurés, lourds, comme s'il craignait qu'une trappe s'ouvrît sous ses pieds. Et il parla le premier, vite, d'une voix un peu rauque.

« Vous ne m'aurez pas. D'ailleurs je ne suis pas dans le coup ».

Lancelot leva la tête :

« Quel coup? On t'a demandé quelque chose? »

Puis, doucement :

« Tu fais de la coco maintenant ».

— Il paraît.

— Et tu collectionnes aussi des souvenirs de guerre?

— Là je ne suis plus bon. Ce sont des copains qui m'ont demandé de garder ces caisses.

— Quels copains?

— Je ne connais pas leurs noms. J'avais fait leur connaissance au bistrot.

— Trafic d'armes, détention d'explosifs. Tu sais qu'il suffit d'un petit coup de pouce pour transformer ça en prévention d'espionnage. Ça te coûterait cher. Mais si tu es gentil ça peut s'arranger.

Amédée écarta un peu les jambes pour se donner de l'assise, en homme qui sait qu'il doit ménager ses forces et rentra sa tête dans ses épaules.

« Allons, M. le commissaire », dit-il, d'un ton de reproche comme s'il estimait que ces moyens primitifs d'intimidation n'étaient dignes de l'un ni de l'autre antagonistes. A ce moment il sentit, derrière lui la présence de Clamart et de Ludovic qui s'étaient rapprochés. Mais il ne se retourna pas.

« Où étais-tu, lundi dernier, dans la soirée? Lui souffla Ludovic dans le cou.

Depuis ce lundi, précisément, le Bordelais attendait cette question.

« J'ai dîné boulevard de la Villette, après avoir déposé un client par là. Le patron de la crèmerie peut en certifier. Puis j'ai fait deux courses, une place Saint-Michel, une autre à Montmartre. Vers onze heures... »

Lancelot, d'un coup de coude maladroit renversa son encrier. Il se leva, en jurant, écarta des papiers, sonna. Un garde arriva, on épongea l'encre. Quand tout fut rentré dans l'ordre, Lancelot se renversa dans son fauteuil, alluma une cigarette.

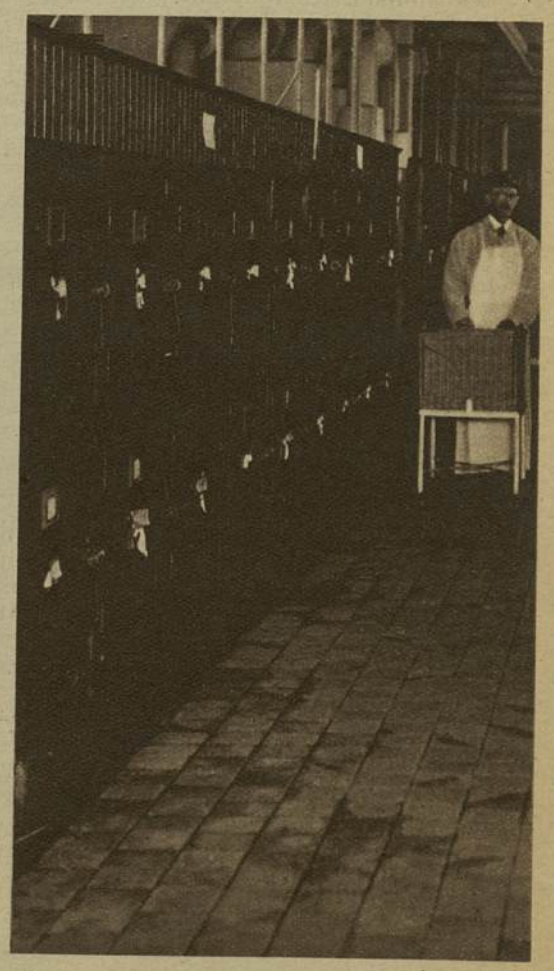
« Alors, Amédée, tu disais?... Vers onze heures...? » Amédée respira fortement. Une goutte de sueur glissait sur sa tempe. Il reprit avec effort :

« Vers onze heures, une dame m'a arrêté. Elle s'est faite conduire au coin du passage Davy, et de l'avenue de Saint-Ouen... »

Derrière le Bordelais, Ludovic et Clamart tiquèrent. En ne niant pas la seule preuve qu'ils eussent contre lui il se plaçait dans la meilleure position.

« Il s'était senti reconnu par le copain de Fernand et avait pensé que l'autre le donnerait. Il est fort, pensa Lancelot ». Amédée continuait :

— Elle m'a fait attendre là un bon quart d'heure. A la fin un homme est arrivé. Ils ont parlé longtemps. Puis ils m'ont proposé



A l'institut médico-légal.

# NOM DE LA LOI !

de leur laisser mon taxi pour la nuit. Ils devaient me le ramener le matin. C'était pour enlever une jeune fillè, m'ont-ils dit. Et ils m'ont donné en garantie une liasse de dix mille francs. Je suis rentré chez moi par le dernier métro jusqu'à la Bastille, puis par le dernier train de banlieue. Depuis je n'ai rien su et mon taxi ne m'a jamais été ramené.

— Tu mens, cria Clamart. Cette fois, Amédée se retourna, le regarda droit dans les yeux.

— Faites ce que vous voudrez. Vous ne saurez rien de plus ».

Les heures passèrent. Amédée était toujours debout au milieu de la pièce. La pluie battait encore les vitres. Les trois policiers allaient et venaient, tournaient autour de l'homme immobile, entrecroisant leurs questions, le harcelant de petites phrases dures.

« Pourquoi alors n'as-tu pas fait de déclaration au commissariat ? Tu mens.

« Pourquoi t'es-tu défendu, pourquoi as-tu tiré ? Tu mens.

« Tout est invraisemblable dans ce que tu racontes. Tu mens, tu mens.

« C'est toi qui conduisais le taxi, tu as aidé à faire disparaître le cadavre et probablement à tuer, tu mens ».

— Non, non, je ne sais rien, répétait obstinément le Bordelais. Il s'accrochait, se butait à cette pensée qu'il fallait rester debout et dire non. Et il commençait à connaître le supplice de devoir secouer la tête, seulement cela pendant des heures, étourdi par les mots qui le frappaient comme des coups.

Amédée est interrogé par les trois policiers.

« Lancelot recourut à une manœuvre classique pour défaire encore l'énergie du patient, pour le démoraliser.

« Il a dû y avoir bataille, dit-il. Tu as peut-être reçu des coups. Déshabille-toi, montre-toi ».

Docile, les gestes lourds, Amédée enleva ses vêtements, apparut en chemise, puis nu. Clamart s'approcha, toucha du doigt sur le corps brun et sec des cicatrices pâles.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Un coup de couteau reçu à Montevideo.

— Et çà ?

— Une balle, aux Halles, il y a quatre ans.

Il n'avait pas d'ecchymose, de trace fraîche de coups. Clamart se recula en grognant. Mais on oublia de lui dire qu'il pouvait se rhabiller.

— Alors tu ne veux pas dire d'où tu tiens les explosifs et la drogue.

— Je ne sais pas.

— Allons, mets-toi à table. Tu fais partie d'une bande. Donne tes complices. Je te promets que tu t'en tireras à bon compte.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Tu mens. Tu sais qu'on a tué dans ton taxi, lundi soir.

— Non.

— Tu connais la femme qui t'accompagnait.

— Non.

— Alors, comment expliques-tu la présence chez toi d'un gant tâché de sang, pareil à celui qu'on a trouvé dans ton taxi.

— Il était dans une des caisses de grenades qu'on m'a demandé de garder.

— Des inconnus ?

— Oui.

— C'est du roman. Reconnaîtrais-tu au moins la femme ?

— Oui.

— C'est celle-là.

Lancelot avait sorti d'un tiroir une photographie de femme et la tendait. Amédée se pencha.

— Oui, c'est elle, dit-il avec vivacité.

— Tu en es sûr ?

— Sûr.

— Imbécile ! C'est la reine de Belgique ».

Le Bordelais perdait du terrain. Il avait espéré abréger l'interrogatoire en lançant les policiers sur une piste fantaisiste et la manœuvre se retournait contre lui. Il ne desserra plus les dents.

L'aube vint, Lancelot sentit le poids sur ses épaules et regarda Amédée. Le Bordelais, livide, glacé, engourdi, tenait le coup. Le commissaire vit le mauvais pli de sa bouche, ses yeux bleus à demi fermés et durcis, presque sombres et il comprit que ce jour-là, ils ne sauraient pas davantage. Clamart, exaspéré secouait l'homme par les épaules.

« Parle. Parleras-tu ? Tu vois bien que tu es fichu ». Amédée chancela mais ne répondit plus.

« Laisse-le » dit Lancelot.

Il vint près du prisonnier visage contre visage.

« C'est bon. Tu t'entêtes. Mais je te donne ma parole que je t'aurai. En attendant, je t'envoie au Dépôt. Le panier te prendra ce soir.

Un coup de joie fit monter le sang aux joues terreuses d'Amédée. Il avait passé le plus dur.

« Vous m'inculpez d'assassinat » demanda-t-il, goguenard.

— Non. Le juge d'instruction qui va être commis, fera ce qu'il voudra. Pour moi, je te garde pour recel d'explosifs et de stupéfiants, rebellion aux agents et tentative de meurtre. N'oublie pas que tu as failli nous tuer un inspecteur. Avec ça, tu es déjà bon pour la Guyane ».

Amédée remettait gauchement ses vêtements. Les gardes parurent. Avec eux, il descendit les trois étages du vieux bâtiment. On lui enleva ses menottes. La porte d'une des chambres de sûreté se referma sur lui. Le Bordelais se jeta sur le bas-flanc et sans penser, assommé, délivré, dormit.

Les policiers étaient partis après lui et accoudés au comptoir d'un petit café, trempaient des croissants dans du chocolat. Clamart rageait. Les autres, plus froids, s'efforçaient de mettre leurs idées en ordre.

Il est dans le coup, c'est certain, dit Lancelot. Il faut rechercher son emploi du temps depuis deux ou trois mois, retrouver les gens qu'il fréquentait. Sans ces points de repère, nous bafouillerons encore longtemps.

∴ ∴ ∴

Clamart et Ludovic, patients, allèrent de bars en bars, l'un de Choisy à Saint-Maur, autour de Paris, l'autre dans le quartier du passage Davy. Ils montraient la photographie du Bordelais.

La porte d'une des chambres de sûreté se referma sur lui.

« Vous le connaissez, ce gars-là. Il n'est jamais venu chez vous ? »

Des indicateurs de choix s'affairaient eux aussi. Les souvenirs de mille personnes furent sondés, fouillés. Ce fut Ludovic qui trouva.

Il entra un soir dans le bureau de Lancelot en coup de vent, lança son chapeau à la volée sur un meuble et s'assit dans un fauteuil. Le chef savait ce que cette attitude signifiait. Il feignit de ne pas s'occuper de son collaborateur. Ludovic se décida à parler.

« Amédée a habité pendant un mois à Vincennes, dans un hôtel de l'avenue du Château, sous un faux nom. Presque tous les jours, un homme venait le voir, je n'ai pas son identité, mais il est très reconnaissable, paraît-il. Petit, rablé, brun, avec une terrible cicatrice qui lui coupe la figure de l'oreille à la bouche. Des voisins d'Amédée ont revu encore cet homme quand le Bordelais est venu habiter à Saint-Maur. Depuis l'affaire, il disparaît ».

« J'irai interroger Amédée à la Santé, demain matin », dit Lancelot.

Le lendemain, en effet, le chef vint au bureau, n'enleva même pas son chapeau, jeta un coup d'œil sur son courrier, descendit, sauta en voiture.

« A la Santé ».

En route, il déplia les journaux du jour, les parcourut d'un œil exercé. Un petit entrefilet l'arrêta, le fit sursauter. Il frappa à la vitre.

« A l'institut médico-légal, vite. »

∴ ∴ ∴

La veille au soir, au crépuscule, les hommes de la brigade fluviale chargée de surveiller les berges de la Seine et de repêcher les noyés jouaient à la belote dans leur poste central du quai de la Tournelle quand des cris les appelèrent au dehors. Il y avait des gens qui criaient sur le pont de la Tournelle.

« Un noyé ! Un corps au fil de l'eau » cria quelqu'un. Un autre passant avait déjà cassé la glace d'un avertisseur et alerté les pompiers. Un sidecar rouge, puis une grosse voiture débouchaient de sur le quai, dévalaient jusqu'à la pente. Avec une précision étonnante, les hommes casqués déployaient et remontaient leur canot de secours en caoutchouc, décrochaient des bouées, préparaient leur appareil pour la respiration artificielle. Mais la barque de la brigade était déjà au milieu de la Seine.

« Ne vous dérangez pas », cria l'un des rameurs, « c'est un macchabée ».

Avec une gaffe, ils accrochaient un paquet blanchâtre qui flottait entre deux eaux, l'attiraient près du bachot, le hissaient à bord.

Les pompiers repliaient leur matériel. Des agents accourus maintenaient les curieux qui avaient en un instant envahi la berge. On sortit du bateau, on porta jusqu'à la maisonnette de la brigade, le corps d'un homme vêtu d'un pantalon et d'une chemise, au ventre gonflé.

Lancelot sauta de l'auto, entra dans la maison basse et grise du quai de la Râpée, la Morgue. Au moment où il entrait dans le bureau du directeur, deux hommes en sortaient en discutant, les deux maîtres de la médecine légale, le professeur Balthazard et le docteur Paul.

« Déjà là, déjà prévenu, s'exclama le professeur »

— Pourquoi ?

— Nous venons d'autopsier le cadavre d'un inconnu repêché hier soir, quai des Tournelles. C'est un meurtre. L'homme a été tué d'un coup de revolver dans la tête. Nous allions téléphoner à la Préfecture. Qui vous a alerté.

— Personne. Ce fait divers plutôt, qui signale seulement le repêchage. C'était banal mais le signalement donné par le journal m'a frappé. Est-il exact que l'homme a une cicatrice ?...

— Oui, la trace très nette d'un coup de couteau ou de rasoir, de l'oreille à la bouche. Vous le connaissez ?

Lancelot n'écoutait plus.

« Je t'aurai, je t'ai, le Bordelais disait-il, pour lui seul.

(*A suivre.*)

**Paul BRINGUIER.**

Copyright by *Détective 1930*

(*Photos Détective*)

Les gardes lui firent descendre les trois étages du vieux bâtiment, alors on lui enleva les menottes...

# FAITS DIVERS

## Le mystère de Castellamare

Le Palais de Castellamare au pied du Mont-Boron. *(Sadi-Photos)*

Nice (*De notre envoyé spécial*).

Les journaux de Nice ont publié l'information suivante :

*Le parquet de Nice instruit actuellement une délicate affaire d'abus de confiance dans laquelle sont impliquées deux personnalités mondaines de la Riviera, le comte et la comtesse de Miléant. Le comte de Miléant possédait à Nice plusieurs immeubles, entre autres, le château de Fabron, la Villa Castellamare et la Villa Vigier ; il avait fait installer dans celle-ci un magnifique théâtre de verdure au milieu de palmeraies centenaires.*

*Pour exploiter ce théâtre, une société, qui groupait des personnalités niçoises très connues, avait été fondée sous la raison sociale « Art et Nature » ; cette société ne tarda pas à se heurter à de grosses difficultés financières. Un entrepreneur de Juan-les-Pins, M. Gaetano Savonetti, dont les factures étaient impayées, fit saisir le mobilier de la villa Vigier ; la société « Art et Nature » s'y opposa, prétendant que ce mobilier constituait le gage de la créance particulière du Comité.*

*M. Savonnetti et un sujet russe, M. Nicolas Kiatchoff, qui auraient avancé à M. de Miléant 220.000 francs, ont déposé une plainte. L'affaire est entre les mains de M. Bourrignon, juge d'instruction.*

*Il n'est pas inutile de rappeler qu'au mois de mars dernier deux des somptueux domaines du comte de Miléant ont été vendus pour des prix dérisoires à la barre du tribunal civil, après saisie.*

⁂

Toute la Riviera est secouée d'émotion. Elle flaire le scandale. La société aristocratique de la Côte, celle qui figure sur le Bottin du Tout-Europe, l'autre aussi, celle des mondaines tapageuses, des critiques, des aventuriers, des décavés, a répondu

Le comte de Miléant.

au signe avertisseur, celui qui annonce un lever de rideau exceptionnel, un éclat dont on pourra s'entretenir pendant toute la Saison.

### Le comte et la comtesse de Miléant

Quel danseur en smoking, quel fonctionnaire en habit, quel homme politique, quel ministre même, ne les ont pas rencontrés dans un salon de la Riviera ou à une réception officielle ! Très grand, élancé, les cheveux rejetés en arrière, le regard lointain, la voix cajoleuse. Il parle de la musique avec extase, de la poésie avec tendresse. Il est Slave et joue de tous les grands sentiments humains, comme on joue d'un orgue.

La comtesse est encore très belle. Elle est petite, blonde, séduisante. Elle a un visage de porcelaine, des yeux spirituels, un léger accent germanique qui donne aux mots qu'elle prononce une sorte de saveur défendue.

Le comte de Miléant, l'ami des arts, celui que les journaux locaux ont appelé « Le Protecteur passionné des jardins de Nice », déclare qu'il est né dans la Russie du Sud d'une famille huguenote, qui quitta la France après la Révocation de l'Edit de Nantes. Il vint sur la Côte d'Azur alors que la Russie Impériale menait une vie fastueuse, de Menton à Cannes, montrant des ducs en uniforme d'apparat, des femmes aux yeux nostalgiques, couvertes de bijoux.

On ne savait rien de lui, mais il prouva de suite qu'il était riche. Il fit construire à Fabron, au cœur d'un parc luxuriant, un château de marbre qu'on appelle « le château de Miléant ». Lui-même en a fait donner la description suivante :

« Au nombre des demeures de grand luxe, le château de Miléant s'impose par ses proportions harmonieuses, par la beauté des marbres de Carrare dont est revêtue sa gracieuse façade. Trois avenues donnent accès à son parc où s'épanouit la plus riche et la plus abondante végétation tropicale, palmiers et ficcus. Des roseraies tracent leurs buissons et leurs treilles au milieu des oliviers centenaires et encadrent cette résidence princière. »

Car le comte de Miléant, ami des vers nonchalants et des chansons parfumées, aime les roses pâles et a des goûts de prince exilé. Dans les jardins, six villas disséminées étaient luxueusement meublées. Mélancolique, malade, la comtesse Wassiliew de Miléant, la première femme du comte, rêvait dans ce paradis.

Comme Alexis Svanovitch, le Joueur de *Roulettenbourg*, le comte de Miléant qui jetait sur le tapis vert de Monte-Carlo des sommes folles a dû dire plus d'une fois : « Demain, tout cela finira ».

Cela finit lorsqu'il fut ruiné.

Il avait hypothéqué son château, devait plus de 200.000 francs lorsque la guerre éclata. Le comte de Miléant quitta les ombrages de Fabron et partit pour la Suisse. La comtesse Wassiliew de Miléant y mourut et le comte revint en France avec une seconde femme, Mme Schoœtterberg, riche veuve d'un Américain, celle dont le sourire a fait baisser les yeux à tant d'hommes.

Une enquête fut ouverte par le deuxième bureau, le comte de Miléant et sa nouvelle femme ayant été l'objet de singulières accusations. Un député qui devait être inculpé plus tard intervint.

On ferma le dossier et l'on déchira les lettres anonymes.

Le comte et la comtesse répondirent en ouvrant leurs salons de Fabron, dont les hypothèques avaient été levées. Tout la Riviera s'y engouffra. On y vit des préfets, des magistrats, des notables du commerce et de l'industrie.

Alors, coup sur coup, le comte de Miléant, dont la prodigalité grisait Nice, acheta la Villa Vigier et Castellamare.

La Villa Vigier, qui avait été mise sous séquestre au début de la guerre, était encore pleine des rumeurs des fêtes passées. Une cantatrice, Sophie Cruvel, dans cet Eden de palmiers géants, d'eucalyptus, de mimosas tournés vers la mer, avait reçu les plus illustres hivernants, les artistes aux réputations les plus glorieuses. Le comte et la comtesse de Miléant lui succédaient avec des titres de mécènes.

Sous leur impulsion, la société «Art et Nature», qui groupait de nombreuses personnalités, fut fondée pour la construction et l'exploitation d'un théâtre de la Nature, qui fut inauguré en 1927. On y joua *Phèdre*. On y donna des concerts de musique russe. Splendeurs et ruines.

A quelques centaines de mètres de la Villa Vigier, sur la coupe méridionale du Mont-Boron, au bout de l'eau violette, on construisait une sorte de temple géant, aux soutènements cyclopéens, en marbre jaune et noir. C'était le Palais de Castellamare, imaginé par le comte de Miléant, adossé au paysage et fait pour abriter un casino de luxe.

La Ville, puis l'Etat, accordèrent l'autorisation des jeux. Le comte de Miléant souriait à de lointaines chimères. Dans le parc de la Villa Vigier, une panthère noire ébranlait par ses sauts élastiques les barreaux de cinquante cages.

La comtesse, elle, femme de tête, sollicitait des prêts de plusieurs millions, donnait des gages à la société « Art et Nature », et calculait que les hypothèques des domaines atteignaient près de seize millions.

Cependant, à Monte-Carlo, le comte de Miléant jouait ses châteaux, ses parcs, ses meubles rares, ses papillons.

Mais la propriété de Castellamare a été adjugée 2.851.000 francs à l'écrivain Maurice Maeterlinck. La Villa Vigier a été acquise pour 2.200.000 francs par un entrepreneur de Monte-Carlo.

Le comte et la comtesse vendent aujourd'hui du linge, des objets d'art, des collections.

Cette ruine désastreuse va-t-elle réveiller les fantômes ? Car il y a des fantômes, et l'un au moins est étrangement inquiétant. Il s'appelle Miliankoff. C'est un sujet arménien. A vingt-cinq ans, il ressemblait étrangement au comte de Miléant. Une photographie effacée, le représente avec une barbiche en pointe, un visage maigre et long, des yeux qui regardent très loin. Il a un gardiena à la boutonnière. Miliankoff était un modeste employé de banque dans une ville russe du Sud. Sa mélancolie romantique avait séduit une riche cliente qui avait quatre enfants adoptifs...

L'infortunée Wassiliew est morte. Elle seule aurait pu dire si elle avait épousé le comte de Miléant, gentilhomme huguenot, sculpteur, peintre, poète, ou l'employé de banque Miliankoff.

Elle seule pourrait dire de quelle langueur elle est morte, pourquoi le double du comte fut soupçonné d'espionnage et quel est le nom de la jeune fille russe, aujourd'hui mariée, qui réclame sa dot dilapidée, et on ne sait quelle terrible et implacable justice.

Marius LARIQUE.


Le Détective E. GODDEFROY
ex-Officier Judiciaire
8, rue Michel Zwaab - BRUXELLES

HABILLEZ - VOUS
SUR MESURE AVEC
10
MOIS DE CRÉDIT
CHEZ UN BON TAILLEUR
WILLIAMS
4, Rue du PONCEAU
juste à la sortie du métro RÉAUMUR
ouvert de 9h à 20h Dimanche matin
Actuellement Semaine - Réclame
chaque visiteur reçoit un superbe briquet

A propos du crime du Touquet, Henri Danjou disait ici :

Coupable ? Ce serait, disent les aliénistes, un maniaque pervers, un de ces malheureux, comme j'en ai rencontré dans les maisons de correction, qui oublient jusqu'à la réalité de leur crime, jusqu'au jour où, la découvrant, ils se laissent mourir de remords... Ainsi en fut-il de Vienne et de Redureau...

Lisez donc
L'Affaire Redureau
documents réunis par André Gide sur le crime d'un enfant (meurtre de plusieurs personnes) aussi incompréhensible et mystérieux que le jeune Leloutre.

ACCORDÉONS

Tous instruments de musique
MICAELLA
39-41, Passage du Grand-Cerf
145, Rue Saint-Denis. PARIS
Dépositaire exclusif des célèbres
ACCORDÉONS MARCONETTI
Demandez notre album gratuit.
Facilités de paiement

Maigrir en Secret
du corps entier, du visage ou d'une seule partie. Ni plis, ni rides. Un résultat déjà visible le 5e jour. Rien à avaler. Envoyer le coupon ci-dessous, rempli, comme imprimé, sous enveloppe non fermée, affranchie à 15 centimes, à Mme COURANT, 98, bd Auguste Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette merveilleuse et sans danger, facile à suivre en SECRET. Répétez votre adresse au dos de votre enveloppe.
48
Nom .....
Rue ..... N° .....
à ..... Dép. .....

Un vieux remède?... Oui !
Mais toujours le meilleur
ASTHME TOUTES OPPRESSIONS
EMPHYSÈME - BRONCHITE CHRONIQUE
Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE
La Boîte d'essai gratuite : 50, Grde Rue, BAISIEUX (Nord)

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour
12 versements mensuels de 25 frs
notre
MONTRE BRACELET
DAME en OR Qualité parfaite
Garantie 5 ans sur facture
Au Comptant : 275 frs
Catalogue général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR REAUMUR
78, Rue Réaumur -:- Paris (2e)

VER LUISANT D
à radio actif et pointe le fixant près des objets à trouver de suite la nuit. Evite les tâtonnements, dure 4 ans. Pour le recevoir recommandé envoyez 4 fr. mandats ou timbres à DURÈT, 44, rue Y. Clappier, Toulon (Var).

Photo et T.S.F.
Radio Stand
VOUS OFFRE
les meilleurs appareils postes et fournitures
DES PREMIÈRES MARQUES
avec
12 MOIS DE CRÉDIT
Mêmes conditions qu'au comptant
Catalogue franco sur demande
Radio Stand
50, rue de BONDY, PARIS-10e
Nous reprenons les anciens appareils à d'excellentes conditions pour les échanger contre des récepteurs modernes.
Notice explicative gratuite sur demande.

PAPIERS PEINTS GLATIGNY
VENTE DIRECTE AU PUBLIC
depuis 0.75 le rouleau
ALBUM NOUVEAUTÉS 1930
plus de 600 échantillons différents
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE
PEINTURES préparées à l'huile de lin toutes nuances
par 5 kg. : 4.95 le kg.
107, Rue Beaubourg - Paris 3e
Métro : Arts et Métiers - Tél. Archives 05-60

CECI INTERESSE
TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 9.504 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats.
Broch. 9.512 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
Broch. 9.518 : Carrières administratives.
Broch. 9.525 : Toutes les grandes Ecoles.
Broch. 9.529 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.
Broch. 9.536 : Carrières de l'Agriculture.
Broch. 9.540 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
Broch. 9.550 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. Tourisme.
Broch. 9.554 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
Broch. 9.563 : Marine marchande.
Broch. 9.568 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, profes.
Broch. 9.576 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
Broch. 9.583 : Métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modéliste, modiste, vendeuse-retoucheuse, représentante, coupeur, coupeuse).
Broch. 9.589 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.
Broch. 9.595 : Cinéma : scénario, décors, dessin de costume, photographie.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

pour 20 fr.
par mois pendant 10 mois et 2 versements de 25 francs
Au comptant : 198 francs
ÉLÉGANT PHONO
avec 10 morceaux au choix sur grands disques et

pour 34 fr.
par mois pendant 10 mois et 2 versements de 50 francs
Au comptant : 360 francs
SUPERBE PHONO
avec 30 morceaux au choix sur grands disques et

UNE MALLETTE PORTE-DISQUES EN PRIME
Tous nos appareils sont garantis, leur fabrication est très soignée, ils peuvent jouer tous les disques à aiguille et à saphir
La confiance de notre maison repose sur 28 années d'existence
Ecrivez-nous, en joignant cette annonce, pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements
ÉTABLISSEMENTS SOLEA, 33, rue des Marais — PARIS (10e)
Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également
D

# LA LUNE DE SANG

Creutzwald (*De notre envoyé spécial*).

VIVE la mariée!

Le cri, d'abord poussé par trois gamins qui attendaient les doigts dans le nez la sortie de la noce, fut répété par les quelques badauds attroupés devant le porche de l'église, et tous se penchèrent pour voir de plus près les nouveaux époux.

Elle, on la connaissait depuis longtemps: c'était Catherine, la fille au père Deschoux. Le père Deschoux et sa femme, tous deux Lorrains tous deux originaires de Creutzwald, ont toujours habité la colonie des mines de la Houve. Qui n'avait pas, au moins une fois, serré la main de ce vieux mineur, fier de ses longues années de rude labeur, fier aussi de sa Catherine dont on disait tant de bien dans le pays? Deschoux, justement, venait de prendre sa retraite. Que pouvait-il souhaiter, ce brave homme, au seuil d'un repos si bien gagné, sinon de voir sa grande fille trouver un bon époux?

Lui, Cordonowski, d'origine polonaise, habitait le pays avec ses parents depuis 1913. Il avait aux mines de la Houve, une bonne réputation. Ses chefs donnaient sur lui les meilleurs renseignements. On disait bien qu'il aimait s'amuser en dehors des heures de travail, mais en tout bien tout honneur. Cordonowski préférait aux mauvais lieux les terrains et les salles des sociétés sportives, où il étonnait ses camarades par la force et la souplesse de ses muscles.

Les fiançailles eurent lieu dans la joie commune. Il y avait là, autour des futurs époux, les parents du fiancé, le père Deschoux et sa femme, et un autre jeune homme, Schwartz, originaire de la Sarre, mineur aussi et pensionnaire des Deschoux depuis deux ans.

Catherine souriait à tous, le visage noyé de douceur. Assis en face d'elle, Cordonowski regardait sans parler cette jeune fille de vingt ans, passionné surtout pour les coins de ses lèvres, de petits coins d'un rose pâle, un peu mouillés, laissant voir le rouge vif de la bouche quand elle riait. Il regardait aussi, mais à la dérobée, et sans qu'on y prît garde, Schwartz, le pensionnaire... Il était un peu gêné par la présence de ce jeune homme qui avait pour Catherine tant de prévenances, tant de tendresse hardie. Mais il chassait bien vite les mauvaises pensées qui eussent pu ternir l'éclat du bonheur si proche...

Les semaines passèrent, longues pour ces deux cœurs impatients. Puis le grand jour arriva. La cloche de l'église l'annonçait maintenant à tout le village.

— Vive la mariée!

Catherine, étourdie, le cœur gonflé, s'appuyait au bras de son époux, raide dans son complet noir, où brillait, au revers du veston, un bouton de fleur d'oranger.

Le cortège se mit en marche. Cordonowski et sa femme marchaient en tête, très vite, comme emportés. Les parents, les invités, une cinquantaine de personnes suivaient derrière, plus lentement, en rang, rythmant leur allure sur celle des joueurs d'accordéon.

La fête commençait.

Elle dura trois jours et trois nuits. Le mariage avait été célébré le mardi matin. Jeudi soir, vers onze heures, l'on festoyait et l'on dansait encore.

Les invités étaient réunis au café Delavigne, rue de la Gare. Il y avait là, aussi, le marié, son frère, ses beaux-frères et sa belle-sœur.

Seule, Catherine n'avait point voulu venir.

En vain, Cordonowski l'avait suppliée. Elle avait refusé, estimant que la fête avait assez duré et qu'il fallait songer au lendemain.

— Je préfère préparer le café, avait-elle dit. Demain, tu seras content de le trouver avant d'aller reprendre le travail.

— Bon, en tout cas, viens me chercher lorsque tu auras fini.

Et Cordonowski, seul, était allé rejoindre la noce. Cet incident l'avait un peu contrarié. Mais il se raidit, lorsqu'il arriva pour cacher sa mauvaise humeur.

— Tiens, vous êtes déjà veuf?

Cordonowski leva la tête et se trouva face à face avec Schwartz, le pensionnaire des parents de Catherine.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que je suis sûr que tu ne coucheras pas avec ta femme ce soir, plaisanta Schwartz.

Cordonowski haussa les épaules et tourna sur ses talons. Il préférait ne pas répondre à d'aussi stupides plaisanteries. Il se connaissait: les gestes vont souvent plus vite que les paroles. Il aimait mieux éviter quelque esclandre. D'ailleurs Catherine, qu'il apercevait maintenant dans l'encadrement de la porte, derrière la vitre, était arrivée.

— Viens-tu danser une valse avec moi?

Mais Catherine, d'un signe de la tête, refusa. Elle était venue, comme elle l'avait promis, le chercher. Elle ne voulait pas s'attarder. C'était assez rire comme cela. Il était temps de prendre congé des invités et de rentrer.

Cordonowski et Catherine Deschoux, le jour du mariage.

Cordonowski s'entêta. Il voulait, à tout prix, faire une danse. Catherine refusait. Qu'à cela ne tienne. Il inviterait sa belle-sœur. Mais celle-ci, à son tour, repoussa l'invitation. Elle était grosse de six mois. Elle craignait, en dansant, de nuire à son état.

Alors quoi, tout le monde était donc contre lui!

Vraiment, il n'avait pas de chance ce soir-là, ce soir-là qui était le troisième soir de son mariage. Ce double refus, ce double affront... Et ce Schwartz qui le narguait là-bas, ce Schwartz qui était avec Catherine en termes si amicaux, au renvoi duquel Catherine s'était opposé le jour où il le lui avait demandé, peu de temps après les fiançailles, ce Schwartz qui avait osé lui prédire qu'il ne partagerait pas la couche de sa femme cette nuit-là.

Cordonowski, dont le bonheur depuis deux jours était sans mesure, le sentit soudain s'arrêter, se casser, en plein élan. Il fut comme le pilote qui, en plein ciel, grisé d'espace et de vitesse, est tout à coup projeté vers le sol. La colère, la jalousie le mordirent aux entrailles. Il prit son chapeau et, sans dire au revoir à personne, fit signe à sa femme de le suivre.

Ce fut, dès qu'ils furent rentrés, une ignoble dispute, avec des reproches en pleine face.

— Pourquoi n'es-tu pas venue avec moi tout à l'heure.

— J'étais fatiguée et j'ai voulu, tu le sais, préparer le café pour demain.

— Et c'est vrai que tu ne coucheras pas avec moi ce soir?

— Je te répète que je suis fatiguée.

— Alors, « l'autre » dit vrai... Tu es d'accord avec lui. Je m'en doutais aussi. Le jour de nos fiançailles, j'avais bien vu la façon dont il te parlait...

— Mais non, voyons, tu es fou, calme-toi.

Mais Cordonowski ne voulait rien entendre. La phrase, la terrible phrase de Schwartz dansait dans sa tête, brûlait encore ses oreilles: « Tu ne coucheras pas avec ta femme ce soir. »

Et bien, « l'autre » non plus, en tout cas, ni ce soir-là, ni un autre! Cordonowski, la rage au cœur, s'était emparé d'un couteau de cuisine qui traînait sur la table près de la cafetière où fumait encore le café du lendemain. Catherine eut à peine le temps de voir, devant ses yeux terrifiés, luire la lame meurtrière. En voulant esquiver le coup qui la visait au cœur, elle fit tomber un bol qui se brisa en quatre sur le sol. Mais, d'un bond, Cordonowski l'avait rejointe et lui plongeait, jusqu'à la garde, le couteau sous le sein droit.

La malheureuse hurla, eut encore la force de faire quelques pas pour fuir, puis, foudroyée par une hémorragie interne, s'affaissa dans le couloir, juste au moment où accourait une voisine attirée par les cris.

Les parents de Catherine, eux aussi, avaient entendu de leur lit l'appel déchirant de leur fille. Le père Deschoux fut le premier debout.

Catherine qui, deux jours avant, sortait de l'église, si heureuse sous ses voiles de mariée, gisait là, sur le seuil de la maison, une large tache de sang sur sa robe blanche.

Dans la cuisine, dont la porte était demeurée ouverte, le gendre du père Deschoux était étendu sans connaissance. Il avait retourné contre lui l'arme du crime. Le couteau était encore planté dans la blessure.

Le bouton de fleur d'oranger qui décorait son veston avait glissé près de lui...

Lune de miel... Lune de sang.

Dans la pièce où pendant deux jours eurent lieu les festins de la noce, où pendant deux jours retentirent les joyeux chants d'hyménée, les cierges funèbres éclairent de leurs lueurs jaunes et dansantes le cercueil où repose, dans sa robe blanche éclaboussée du sang de la jalousie, l'épouse de deux nuits.

Les fleurs qui décoraient la chambre nuptiale n'ont pas encore eu le temps de se faner. Elle jonchent maintenant le drap du catafalque.

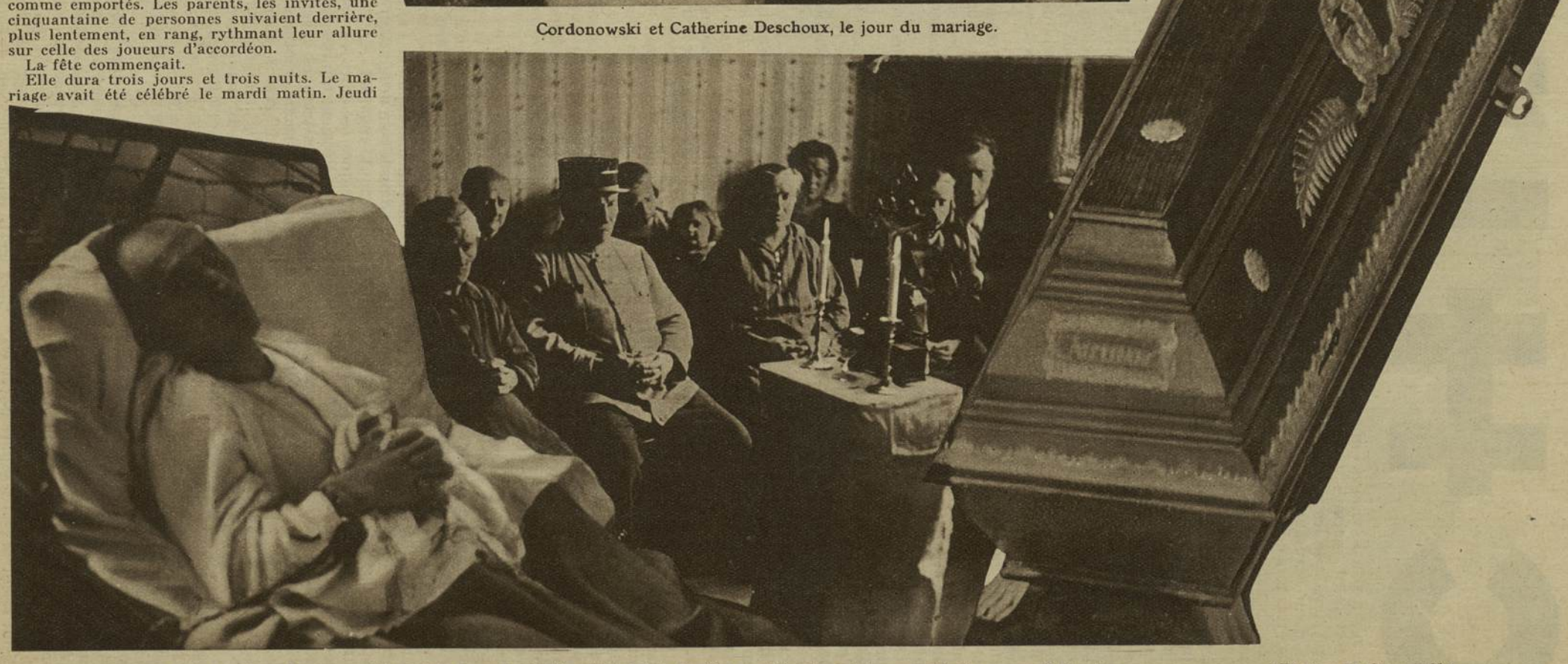
Dans quelques heures, Catherine reprendra le chemin de l'église. La cloche qui, à toute volée, célébrait l'autre jour son union sonnera le glas des morts.

Morte la mariée...

Peut-être de son lit d'hôpital, où il est enchaîné, Cordonowski qui, bien que gravement blessé, va sans doute échapper à la mort, entendra-t-il le funèbre glas...

Peut-être alors ne comprendra-t-il pas comment quelques minutes de folie suffirent à faire de lui le rouge meurtrier de son bonheur.

Marcel MONTARRON.



Trois jours après... Cordonowski enchaîné sur le lit d'hopital... Et la funèbre veillée devant le cercueil où repose Catherine...

(*Photos E. Gangloff.*)

# CHINATOWN

On n'y a pas de visages qui soient aussi fortement marqués, habités par le mystère, que les visages chinois.

Leur structure même — ces pommettes proéminentes, ces joues plates, ces bouches minces, serrées comme pour ne pas laisser filtrer une révélation, et ces yeux surtout, étroits, bridés, luisant d'un feu terne et dissimulé — en fait l'image humaine du secret.

La couleur de leur peau semble prévue pour cacher les émotions que trahit le sang. L'impassibilité des traits ou leur mobilité excessive et grimaçante sont des masques aussi puissants, aussi sûrs l'une que l'autre.

On dirait qu'une patience millénaire, une habitude qui vient du fond des siècles à ne rien laisser pénétrer de soi au milieu des convulsions, des guerres, des famines et des massacres, ont façonné la figure du plus humble habitant dans le plus vieil empire du monde.

Si bien que le regard lointain, aigu et réticent, du mandarin, aussi bien que du coolie, semble toujours dire lorsqu'il croise celui de l'étranger :

— Tu ne sauras rien de moi, ni de ceux qui m'entourent. Tu ne connaîtras jamais, quelques efforts que tu fasses, mes sentiments, mes réactions et, plus réelles, plus vivantes, plus rigoureuses que les lois apparentes qui me gouvernent, les lois de mon sang auxquelles j'obéis vraiment ainsi que les hommes de ma race.

Cette impression, à la fois fugitive et pesante, d'énigme éternelle, qui inquiète et attire, on la subit sans doute dans les immenses villes qui s'égrènent du bord du Pacifique jusqu'aux contreforts massifs de l'Himalaya. Mais là tout est nouveau, inconnu : le profil des maisons, des pagodes, le mouvement des *rickshaws* (pousse-pousse) coureurs, les files de porteurs tenant en équilibre au bout de leurs longs et flexibles fléaux des charges lourdes, les haillons et les soies éclatantes.

Et le mystère humain se perd, se fond dans le rythme d'un peuple, d'une terre et de cités qui échappent à l'esprit de l'étranger assailli par trop de visions saisissantes.

Mais combien ce mystère est plus proche, plus perceptible et par là même plus profond et plus dense lorsqu'on le trouve brusquement inséré au cœur d'une grande ville européenne ou américaine, présentant sa face impénétrable entre des avenues sillonnées d'automobiles, au milieu de coutumes, de lois, de vêtements qui font partie de notre vie quotidienne.

Or, à New-York, à Chicago, à San Francisco, à Londres, le long des docks pleins de brouillard et de suie, se sont groupés en quartiers grouillants et avides, des hommes, des femmes, qui, un jour où la misère et la faim devenaient intolérables sur leur sol natal, se sont embarqués à Shanghaï à l'embouchure du Fleuve Jaune ou à Canton, à l'estuaire du Fleuve Bleu, tandis que mugissaient les sirènes des paquebots et que crissaient les mâts des lourds sampans aux voiles rouges.

Et ils ont formé ces cités jaunes parmi les cités blanches que l'on appelle aux Etats-Unis : *China-Town*.

China-Town, nom chargé de secret, de vice prudent et sourd, d'inusable attente, de rancune cheminant à pas insensibles, inexorables, nom qui sent les épices et paraître un Chinois habile, souple et prompt. A sa place entra dans le hall de l'hôtel un petit Américain nasillard, le chapeau melon sur le côté, assez jeune et de la plus banale espèce. Il vint à nous, secoua nos mains comme s'il nous connaissait depuis l'enfance, et nous proposa de boire un whisky (la prohibition n'existait pas encore).

Quand nous eûmes achevé, il se leva et nous demanda à voix basse, en plissant un peu ses paupières usées — ce qui donna un relief subit et singulier à sa terne figure :

— Vous avez vos revolvers, je suppose, gentlemen ?

Bob, qui était revenu deux fois au terrain de son escadrille sur les genoux de son pilote tué et poursuivi par une demi-douzaine de chasseurs allemands, haussa les épaules et me murmura en français :

— Voilà le chiqué qui commence.

Notre guide n'entendait pas notre langue. Il sembla pourtant pénétrer le sens de cette réflexion car il sourit d'une manière ambiguë et déclara brièvement :

— Sans armes, je ne vous accompagne pas. Je sais ce que je dis.

En même temps il sortit d'un vieux portefeuille une carte de détective.

— China-Town est ma spécialité, fit-il.

Cette conclusion fut énoncée d'une telle manière que, sans discuter davantage, nous montâmes chercher nos brownings.

— Vous pensez bien, nous dit le détective Burns tandis que nous roulions à travers les grandes artères de la cité californienne, que j'espère ne pas avoir à tirer ce soir. Mais j'ai remarqué qu'il suffit d'oublier son revolver pour être dans une histoire qui en réclame un. Et des histoires de ce genre, on en trouve à China-Town, je vous assure. Les jaunes ne sont pas plus méchants que d'autres, mais ils se tiennent, voilà le danger. On disparaît sans laisser de traces dans leurs damnées ruelles. Après quoi, vous pouvez mettre tout le quartier au *grilling*, vous n'apprendrez rien. Le silence est une garantie d'impunité et l'impunité, c'est une prime à l'assassinat. Alors l'œil bien ouvert, la main à la poche... vous m'avez compris, gentlemen.

Burns se mit à rire d'un rire sonore, nous donna à chacun une tape sur l'épaule et se renfonçant dans le coin de la voiture, ajouta :

— Maintenant, regardez. Ça commence.

Depuis quelques secondes les bruits ordinaires de la rue s'étaient tamisés, feutrés. On n'entendait plus les trompes ni les klaxons, ni cette rumeur normale, continue, que fait une foule formée de gens à notre ressemblance. Tout cela était remplacé par des cris gutturaux, des appels rauques, des explosions de rires brefs, et lorsque, suivant le conseil de Burns, nous cessâmes de faire attention à lui pour regarder le spectacle qui s'offrait à nous, il me sembla être dans un monde nouveau.

La chaussée avait beau luire d'un asphalte tout américain, les maisons avaient beau s'aligner au cordeau le long de trottoirs impeccables, déjà le dépaysement était complet. Sauf les rares policemen qui veillaient aux carrefours, il n'y avait que des Chinois dans cette partie de San Francisco.

Et de se refléter sur des matières singulières, sur des visages teintés, au fond de regards dépolis, la lumière électrique prenait une valeur différente. Et de résonner au milieu du grouillement humain qui envahissait les rues à peu près vides de toute

Il ne se passa même rien lorsque nous nous allongeâmes au milieu de corps étendus à même le sol, la tête posée sur un billot de bois, et aspirant goulûment la fumée de la drogue interdite.

Et cependant l'impression d'inquiétude ne nous quitta pas un instant et, furtivement, nos doigts caressaient les crosses dures. Enfin, nous sortîmes de ce labyrinthe de plaisirs obscurs.

Durant toute cette investigation, nous n'avions pas rencontré un regard menaçant, ou plutôt — et c'était peut-être là le secret de notre énervement — nous n'avions pas rencontré un regard. Il semblait que tous ces gens n'avaient pas remarqué notre présence.

— Hé bien, Burns, on ne nous a pas mangés ! dit Bob au moment où nous montions dans le taxi qui nous avait amenés.

Je sentais à l'ironie agressive de sa voix que ce garçon audacieux cherchait à se venger du malaise qu'il n'avait pu réprimer au cours de notre visite.

Le détective sourit flegmatiquement et, pour toute réponse, donna au chauffeur l'adresse de notre hôtel.

La voiture se mit en marche avec de grands coups de klaxon pour écarter la foule qui obstruait la rue. A ce moment, il se produisit un remous très bref. Le chauffeur freina. Il était trop tard. Un corps avait passé sous les roues.

Nous descendîmes.

On tira de sous la voiture un Chinois mutilé et sanglant. Une lampe à arc placée non loin l'éclaira violemment.

Une sorte de rictus ébranla la bouche placide de Burns. Il prit Bob par l'épaule et lui chuchota :

— C'était mon meilleur indicateur.

* * *

Dix ans après, au mois d'août 1928, je reçus d'un ami Chinois que j'avais connu à Pékin et avec lequel j'avais entretenu depuis une correspondance assez régulière, une lettre où il m'annonçait son arrivée prochaine à Paris.

Comme Tchang m'avait traité, lors de mon passage dans son pays, de la manière la plus délicate et la plus affectueuse, je tins à le prendre à la gare et à me mettre à sa disposition.

Je le reconnus sans peine. Pourtant je l'avais quitté en longue robe fourrée, la calotte de soie à gland de mandarin sur la tête, et je le retrouvais habillé d'un costume européen sobre et admirablement coupé. Mais son visage, malgré le temps qui s'était écoulé, n'avait pas bougé d'un pli, et son grand corps était tout aussi souple et mesuré dans ses mouvements.

Cet homme de cinquante ans n'en paraissait pas trente.

Je lui dis mon plaisir de le voir si alerte et si jeune. Il me répondit dans un français très pur (il parlait l'anglais avec la même

— Je préfère que l'on me croie votre guide dans le quartier chinois.

— Le quartier chinois ?

— Vous allez voir !

Il mit son papier dans sa poche et prit délibérément une ruelle qui béait à notre droite. Nous marchâmes en silence pendant un quart d'heure environ, et soudain, je sentis une indéfinissable atmosphère d'étrangeté, de dépaysement, s'épaissir autour de nous.

Certes, cela n'avait rien de comparable avec le spectacle qui m'avait frappé à San Francisco. Il n'y avait pas à Billancourt de ville, ni même de quartier asiatique au sens propre du mot, pas d'échoppes, pas de restaurants, pas de vêtements exotiques. Mais on entendait des syllabes gutturales, des rires bizarres, on voyait sous des casquettes des yeux bridés, des figures jaunes, fripées et fermées.

On devinait un groupement exotique, venu d'un monde sans rapport avec le nôtre, vivant aux portes de Paris selon des règles, des rêves et des besoins particuliers, une Chine réduite, en veilleuse, maquillée, mais réticente, prudente et close sur elle-même.

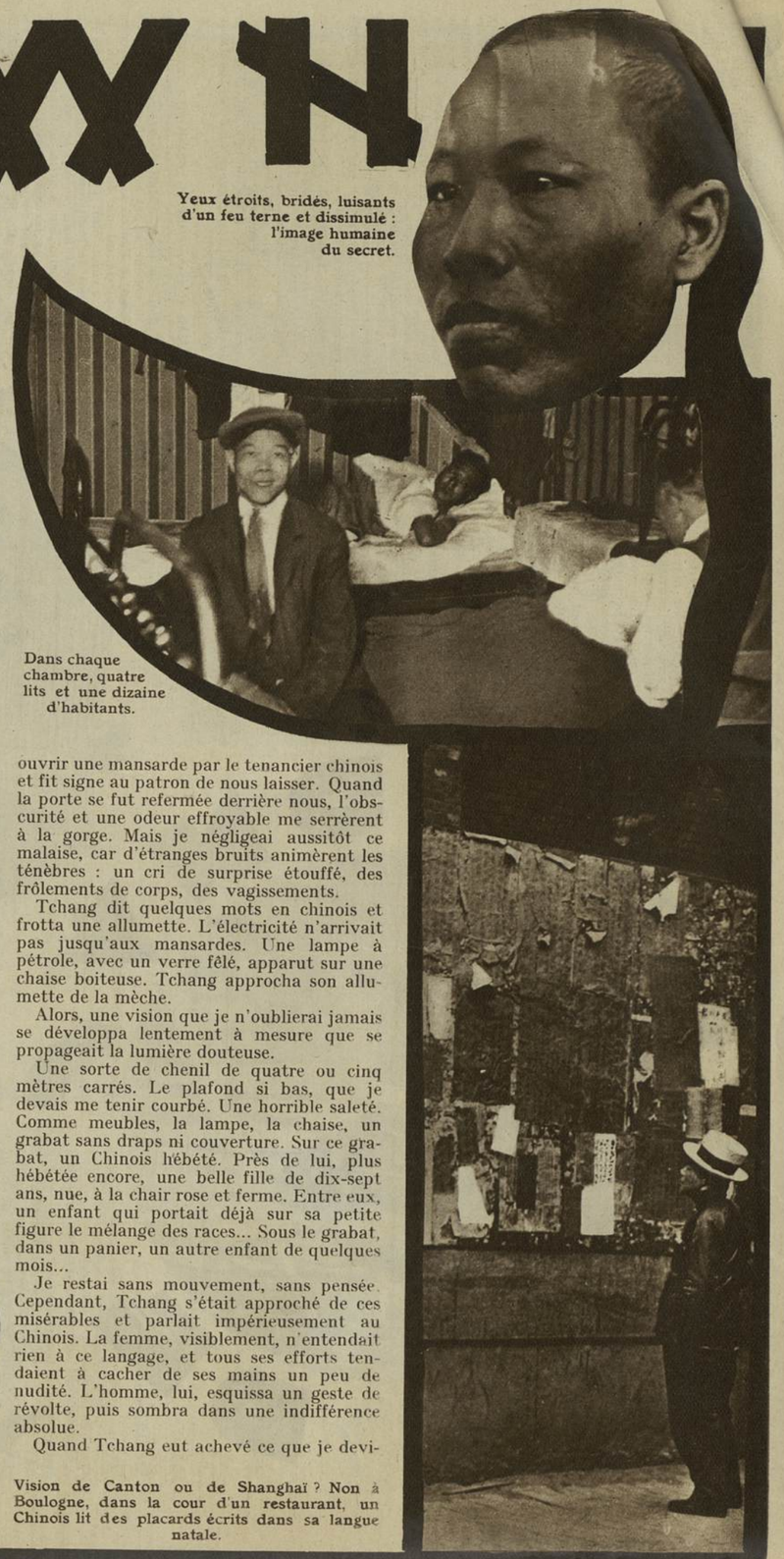
Je devais voir sous peu une lueur déchirer ce mystère...

Tchang croisa un ouvrier chinois, lui demanda du feu et rapidement murmura quelques mots dans sa langue natale. Une phrase brève et une indication de la main à peine perceptible furent toute la réponse de l'ouvrier qui s'éloigna aussitôt. Nous reprîmes notre marche. Elle aboutit à une villa de trois étages entourée d'un maigre jardin.

Tchang le franchit, sonna. Un Chinois entrebâilla prudemment la porte, salua avec respect mon ami et nous laissa entrer. La villa était une sorte d'hôtel. Cela se voyait aux chambres numérotées, aux casiers pour les clefs. Nous montâmes un escalier raide et sale.

Parfois une porte battait. On apercevait alors dans les chambres étroites un entassement humain prodigieux. Chacune de ces cellules comprenait quatre lits et une dizaine d'habitants.

Arrivé au dernier palier, Tchang se fit



Yeux étroits, bridés, luisants d'un feu terne et dissimulé : l'image humaine du secret.

Dans chaque chambre, quatre lits et une dizaine d'habitants.

ouvrir une mansarde par le tenancier chinois et fit signe au patron de nous laisser. Quand la porte se fut refermée derrière nous, l'obscurité et une odeur effroyable me serrèrent à la gorge. Mais je négligeai aussitôt ce malaise, car d'étranges bruits animèrent les ténèbres : un cri de surprise étouffé, des frôlements de corps, des vagissements.

Tchang dit quelques mots en chinois et frotta une allumette. L'électricité n'arrivait pas jusqu'aux mansardes. Une lampe à pétrole, avec un verre fêlé, apparut sur une chaise boiteuse. Tchang approcha son allumette de la mèche.

Alors, une vision que je n'oublierai jamais se développa lentement à mesure que se propageait la lumière douteuse.

Une sorte de chenil de quatre ou cinq mètres carrés. Le plafond si bas, que je devais me tenir courbé. Une horrible saleté. Comme meubles, la lampe, la chaise, un grabat sans draps ni couverture. Sur ce grabat, un Chinois hébété. Près de lui, plus hébétée encore, une belle fille de dix-sept ans, nue, à la chair rose et ferme. Entre eux, un enfant qui portait déjà sur sa petite figure le mélange des races... Sous le grabat, dans un panier, un autre enfant de quelques mois...

Je restai sans mouvement, sans pensée. Cependant, Tchang s'était approché de ces misérables et parlait impérieusement au Chinois. La femme, visiblement, n'entendait rien à ce langage, et tous ses efforts tendaient à cacher de ses mains un peu de nudité. L'homme, lui, esquissa un geste de révolte, puis sombra dans une indifférence absolue.

Quand Tchang eut achevé ce que je devi-

...une enfant qui déjà portait sur sa figure le mélange des races.



Vision de Canton ou de Shanghaï ? Non à Boulogne, dans la cour d'un restaurant, un Chinois lit des placards écrits dans sa langue natale.

vice prudent et sourd, d'inusable attente, de rancune cheminant à pas insensibles, inexorables, nom qui sent les épices et l'opium, l'espérance et la haine sans hâte, China-Town éclairée de belles enseignes aux lettres tracées par le pinceau des sages, où les travailleurs peinent pour gagner leur cercueil et dormir avec les morts de l'antique pays, China-Town déchirée par les luttes des sociétés secrètes qui jugent et exécutent selon des ordres venus on ne sait d'où et pour des crimes que les autorités ignorent...

Il m'a été donné d'effleurer une de ces villes étranges, de pressentir ses joies et ses tragédies et — bien longtemps après — d'en retrouver un reflet à Paris.

■ ■ ■

En décembre 1918 (un mois ne s'était pas écoulé que les canons tonnants nous avaient appris l'armistice au moment même où nous nous embarquions à Brest), je me trouvais avec une escadrille française à San Francisco. Ce fut une belle escale sur le chemin de la Sibérie.

Un soir que nous avions absorbé relativement peu de cocktails et que nous étions fatigués du flirt perpétuel auquel nous condamnait notre uniforme, nous résolûmes, mon meilleur camarade Bob et moi, de visiter le quartier chinois.

Nous fîmes part de notre désir au manager du palace à quatorze étages où nous logions et lui demandâmes un guide.

— Vous voulez aller dans China-Town ! s'écria le manager.

La surprise et le dégoût à l'idée de se mêler à des peaux de couleur parurent d'abord sur son visage, puis firent place à une étrange inquiétude. Il abandonna son cigare et nous dit d'un ton pénétré :

— Gentlemen, je ne suis pas d'avis que vous fassiez cette visite.

— Pourquoi donc ?

— Ce n'est pas l'endroit qui convient à des officiers. Et puis ce n'est pas *safe*.

Naturellement ces objections avivèrent notre envie. Lorsque le digne homme fut bien convaincu d'une décision qui lui paraissait perverse et dangereuse, il soupira :

— Dans ce cas, je vais vous fournir un *bon* guide.

Et il alla téléphoner.

Il avait tellement insisté sur le mot que je souligne que nous nous attendîmes à voir une valeur différente. Et de résonner au milieu du grouillement humain qui envahissait les rues à peu près vides de voitures, de ce grouillement tantôt silencieux et tantôt plein d'éclats discordants, tous les bruits, toutes les voix se propageaient en ondes qui n'avaient aucun rapport avec celles qui parcouraient l'autre cité, la cité blanche.

Quelque chose de subtil, de clandestin, s'infiltrait dans les nerfs les moins sensibles, les troublait, les irritait...

Je touchai légèrement le bras de Bob. A la manière dont il me rendit la pression, je compris que, comme moi, il ne regrettait pas d'avoir emporté un revolver.

Pourtant il ne se passa rien.

Nous fîmes en automobile le tour du quartier, descendîmes devant un restaurant. On nous y servit avec bonne grâce une nourriture étrange mais acceptable. Et lorsque notre guide, au lieu de sortir par la porte donnant sur la rue, se dirigea vers une issue placée au fond de la boutique, personne ne nous en empêcha.

Nous pûmes explorer tout à notre aise l'extraordinaire dédale qui commençait à la petite cour du restaurant. Car les rues que nous avions parcourues en voiture n'étaient qu'une façade. Nous le devinâmes brusquement lorsque nous vîmes les couloirs, les impasses, les sentiers, les culs-de-sac qui joignaient chaque maison l'une à l'autre et faisaient de l'espace compris entre deux avenues une fourmilière bruyante et secrète, où la véritable Chine se reconstituait avec ses marchands en plein vent, ses mendiants, ses prostituées, ses bateleurs, ses maisons de jeu et ses fumeries d'opium.

Non, il ne se passa rien tandis que nous nous mêlions aux manieurs d'osselets réunis dans une cave, que nous écoutions des chanteuses qu'accompagnait sur un violon à deux cordes un musicien à longue natte.

...un grabat sans draps ni couvertures

Pommettes proéminentes, joues plates, lèvres serrées...

facilité) et tout empreint de la merveilleuse courtoisie d'Extrême-Orient que rien ne peut traduire.

Seul ce raffinement exquis établissait un lien entre mon hôte de Pékin et le voyageur vêtu d'étoffes neutres et de bon goût, muni de valises américaines, que j'accompagnai jusqu'au grand hôtel où il avait retenu un appartement et où il sembla se sentir à l'aise autant que n'importe quel touriste de Liverpool, de Leipzig ou de Chicago.

Nous nous vîmes souvent. Je le menai au théâtre, à Montparnasse, à Montmartre. Le vin et les femmes lui plaisaient beaucoup, mais il en usait avec la modération du sage.

Et ce fut avec cette même réserve qu'il me dit un soir, après dîner :

— Si vous daigniez, ami cher entre tous, me donner encore un témoignage de cette précieuse bienveillance dont j'abuse chaque jour, je vous demanderais d'aller aujourd'hui dans un endroit indigne de vos soins, mais où votre présence assurerait la paix de mon cœur.

J'acceptai naturellement, pensant que Tchang voulait me mener dans la famille de l'un de ses compatriotes. Or, ce fut vers Billancourt que nous conduisit le taxi que mon ami héla au sortir du restaurant, et dans la partie la plus basse, la plus triste de l'agglomération ouvrière. Là, Tchang arrêta la voiture, régla le chauffeur. Puis, à la lueur d'un réverbère, il examina une sorte de plan dessiné sur un bout de papier. Je le regardai agir avec stupeur et proposai :

— Voulez-vous que je demande la rue que vous cherchez ?

Il refusa et ajouta :

Magasin exotique dans une rue de Chinatown.

nais être des ordres, je ne pus m'empêcher de demander à la fille nue :

— D'où êtes-vous ?

— De Béthune.

— Mais comment ?...

— Je faisais la noce à Paris. Li est doux et gentil. Nous avons eu des petits.

Elle se serra contre le Chinois avec une tendre soumission. Il l'enveloppa, elle et ses enfants, d'un regard où, malgré toute sa maîtrise sur lui-même, perçait un amour profond, puis il se leva et commença à s'habiller.

— Où va-t-il ? murmura la fille avec un effroi instinctif.

Tchang sortit sans répondre. Je le suivis machinalement. Mais à peine fûmes-nous dans la rue, que je répétai la question :

— Où va-t-il ?

Tchang hésita longuement, mais sa politesse ne pouvait me refuser une explication,

— Il part pour Londres exécuter un traître à la société secrète dont il est membre et dont je suis le chef.

— Mais c'est la pendaison sûre pour le malheureux...

Tchang resta impassible.

— Et la femme, les enfants ! repris-je.

— Il n'avait pas besoin d'épouse blanche. C'est pour cela même que je l'ai choisi.

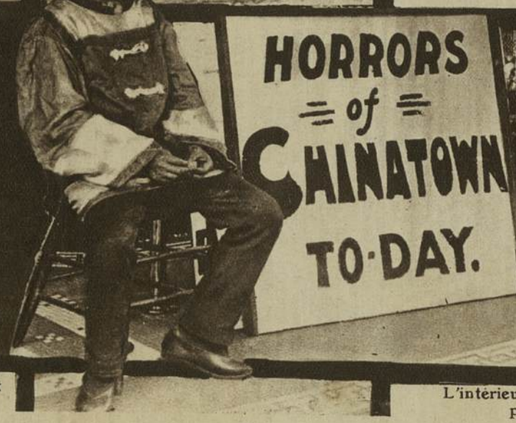
Autour de nous glissaient des silhouettes silencieuses, et bien qu'elles fussent vêtues de vestons et de pantalons élimés, bien que l'on entendît l'argot des faubourgs sonner joyeusement dans la nuit d'août, je sentis que les lois de China-Town jouaient sans merci à Billancourt.

**J. KESSEL.**

Des Chinois, dans un café de Billancourt, jouent au Mah-Jong.

*(Photos Détective)*

Nuit de Chine ?... l'île Séguin à Billancourt.




Un Chinois, inconscient ou sarcastique, sert d'attraction pour un film sur "*les horreurs de Chinatown*".

L'intérieur d'un restaurant chinois pour personnages de qualité.

# GRANDS PROCÈS

## La comique odyssée de Delgado conquistador, pirate et héros naïf

L'équipage du *Falke* à son retour à Hambourg. La croix, à gauche, indique le capitaine Ziplitt que le tribunal maritime vient de destituer.

Berlin (*De notre correspondant particulier*).

De nombreux romanciers ont suivi à Hambourg les débats du procès intenté au propriétaire du « Falke », navire de 7.000 tonnes. Sans doute y auront-ils compris que l'imagination la plus débordante n'est souvent qu'un pâle reflet de la vie.

Ce procès pouvait s'intituler : « Histoire d'une révolution avortée » ou encore « La comique Odyssée ». Mais quel meilleur titre les auteurs de vaudeville ne pourraient-ils trouver que celui de « Rapt d'Hommes » terme officiel du délit dont les accusés eurent à répondre?

Le principal accusé, l'homme qui fut à l'origine de la folle entreprise, fait défaut. Foudroyé par une balle, en s'élançant à la tête d'une poignée hétéroclite de Polonais, d'Allemands et de compatriotes à la conquête de la côte vénézuélienne, le général Delgado,

Le *Falke* quittant Hambourg emporte avec lui les espoirs et la vie de Delgado.

grand seigneur et grand rêveur, restera pour toujours muet; et le mystère qui plane sur l'aventure ne sera jamais entièrement éclairci. S'il avait réussi, Delgado, aujourd'hui, serait président du Vénézuela; ayant échoué, le « traître » fut enterré comme un chien sous les sables mouvants de la côte. Mais quelle légèreté aussi de sa part dans les préparatifs, quelle désinvolture dans l'exécution!

Un jour du mois de juillet de l'année dernière surgit à Hambourg, un homme coiffé d'un large sombrero, au port hautain, aux gestes nerveux et saccadés. Accompagné de deux personnes, il se promène de longues heures dans le port, inspectant avec soin les navires amarrés au quai. Il attire l'attention de la police. Mais il se dira metteur en scène, venu à Hambourg pour organiser une prise de vues pour une société française de cinéma.

Au cours de l'une de ses promenades, il rencontre l'armateur Prenzlau et, presque aussitôt, ils tombent d'accord. Le prix d'achat est de 600.000 dollars. Delgado paie comptant. Quelques semaines après « le Falke » partira pour une destination inconnue de l'équipage. Mais au capitaine Ziplitt le général avait dit: « Tu portes Delgado et sa fortune. »

Sa fortune? Des munitions et des mitrailleuses.

Delgado excellait à employer un langage allégorique et imagé. Souvent, il parlait tout haut à lui-même, et pendant de longues heures il s'immobilisait dans des attitudes napoléoniennes, en regardant fuir l'horizon.

C'est en haute mer seulement que l'équipage est mis au courant. Le « Falke » vogue vers le Vénézuela. Le capitaine a fait monter les mitrailleuses. Les hommes s'émeuvent. Leur speaker s'avance vers le général: le chargement est dangereux, un accident serait vite arrivé.

« Ce sera pour tout le monde 150 dollars de plus ! » Et l'hostilité de l'équipage se change aussitôt en enthousiasme débordant: « Vive Delgado, vive notre général! »

— Vous savez, monsieur le président, dit l'un des témoins, ces gars, pour de l'argent, auraient fait le coup de feu pour n'importe qui, n'importe où.

On approche de la côte. A Delgado, on donne déjà le nom de « Monsieur le président ». Les hommes se mettent au garde-à-vous, quittes à se tordre quand ils se retrouvent entre eux au poste d'équipage.

Le capitaine s'est fait nommer amiral et solennellement il a prêté à Delgado le serment de fidélité. 1.000 dollars l'en récompensent.

Retors et commerçant, Ziplitt fait tout pour entretenir dans l'esprit du général l'illusion qu'il se trouve à bord d'un navire de guerre redoutable, puissamment armé, et dont les tirs disperseraient dès les premiers coups les forces ennemies. Ziplitt avait poussé la supercherie jusqu'à camoufler en gros canon un tuyau de cheminée, relié à un projecteur, et ce pauvre Delgado n'y voyait toujours que du feu. D'ailleurs, il était certain de mettre en fuite les trois vaisseaux de guerre de la flotte vénézuélienne.

A la dernière minute, on décide pourtant de débarquer les révolutionnaires dans un endroit isolé de la côte, près de Cumana.

Les révolutionnaires ? A propos, combien sont-ils? Vingt exactement. Vingt Vénézuéliens montés à bord avec Delgado. Il est vrai que 200 au moins doivent les attendre à la côte. En cours de route, Delgado leur fait donner d'ultimes instructions. Ils ne savent pas tirer. La plupart n'avaient jamais tenu un fusil entre les mains. Surprise pénible! Mais un chauffeur du vapeur allemand le leur apprend tant bien que mal et voici que quelques jours avant la bataille le « Falke » est transformé en école de tir. L'équipage pour plus de sécurité est descendu dans les cabines.

Nous sommes le 20. Les événements vont se précipiter. La côte est en vue et voici que les insurgés amis arrivent dans de petits canots, agitant de loin leurs mouchoirs, fixés au bout de leurs baïonnettes.

Delgado, en grand uniforme, la poitrine constellée de décorations, après avoir donné l'accolade à Ziplitt, l'épée en l'air, se jette le premier à l'eau. Il n'y avait pas encore d'ennemis en vue et cent mètres encore séparaient le navire de la plage, mais Delgado savait qu'il fallait donner l'exemple, et il continue à avancer dans cette attitude héroïque et fatigante.

Ziplitt et ses hommes avaient jugé prudent de s'abstenir, à l'exception de quelques matelots qui reviennent quelques heures après, blessés et stupéfaits. Delgado et ses amis, après avoir avancé pendant 500 mètres, avaient été reçus par une grêle de balles. Sa troupe s'était dispersée; lui seul, suivi à une trentaine de mètres de quelques « braves » avançait toujours, l'épée en l'air et il allait, seul, engager le corps à corps qu'il cherchait jusqu'à ce qu'une balle l'atteignît en plein front.

Le « Falke » où l'on avait entendu siffler les balles, non celles des révolutionnaires qui — hélas — n'avaient rien retenu de leur leçon de tir, mais celles des gouvernementaux, leva l'ancre avant le soir et réussit à entrer dans le port neutre « port of Spain » avant la flotte vénézuélienne qui devait lui barrer la route.

De « grands espoirs » venaient d'être anéantis.

Quand l'affaire fut connue en Europe par les bulletins de l'état-major vénézuélien annonçant la « victoire » de Cumana, on décida de sévir contre l'armateur et le capitaine. Ce fut, d'ailleurs, le seul moyen d'éviter des complications diplomatiques.

Rapt d'hommes! Prenzlau et Ziplitt nient énergiquement, et, il semble en effet, démontré que l'équipage du « Falke » n'a subi de la part des officiers aucune violence ; mais tout ce monde inculpé devant le tribunal de Hambourg, est peu intéressant. Ce n'est pas de rapt d'hommes, c'est d'abus de confiance envers Delgado qu'il fallait les poursuivre, mais Delgado lui-même s'était mis hors la loi.

Pauvre Delgado! Il croyait aveuglément à son étoile. Dès le premier jour il fut d'une générosité sans bornes, comme il aurait pu l'être seulement au lendemain d'une bataille gagnée. Les hommes du « Falke », rapaces et goguenards, le trouvaient ridicule, il fut sublime.

Promenant tous les jours, pendant la traversée, son regard enfiévré sur les mitrailleuses emballées dans la cale, il anticipa la victoire. Il avait oublié seulement que ses hommes ne savaient pas s'en servir.

Que d'humanité dans cet oubli! Son siècle fut indigne de lui.

Le tribunal de Hambourg a acquitté le capitaine Ziplitt; il vient d'être destitué de sa charge pour un temps prolongé, par décision du tribunal maritime.

W. DUESBERG.

La Meilleure des
JUMELLES PRISMATIQUES *à Longue Portée*

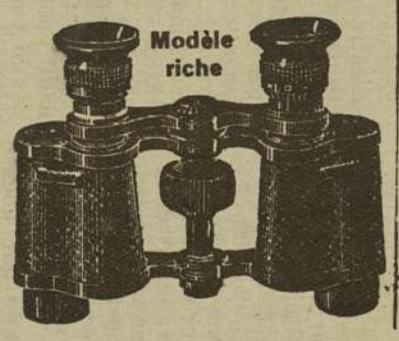
**JUMELLE UTILIA** · STÉRÉO · PRISMATIQUE

DE GROSSISSEMENT 8 FOIS

Champ de Vision : 220 mètres environ à 2.000 mètres. Portée réelle : 50 kilomètres

Construite spécialement suivant les calculs les plus récents des Astronomes. Modèle adopté par les Armées de Terre et de Mer

**15 MOIS DE CREDIT**




**Grand écartement Stéréoscopique**
**Objectif de 26 m/m**
**Diamètre de l'oculaire 8 m/m**
**Ensemble incomparable de grossissement, de Clarté et de Champ de Vision**

*Jumelle fabriquée par une des premières Manufactures françaises, fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine.*

Le grossissement 8 fois a été adopté par tous les techniciens de l'Armée parce qu'il permet de voir **mieux** à toutes les distances et par tous les temps qu'avec une Jumelle de plus fort grossissement.

**Chaque Jumelle est livrée dans un élégant étui cuir dur couleur aux conditions inscrites sur le Bulletin de Commande ci-contre.**

Ne partez pas en voyage, à la mer, à la montagne; n'allez pas aux courses, aux réunions sportives, aux meetings d'aviation, SANS EMPORTER AVEC VOUS LA

**JUMELLE UTILIA**
**GROSSISSEMENT 8 FOIS**

qui vous procurera le maximum de satisfaction.

Cette splendide JUMELLE vous permettra de distinguer nettement le Navire aux confins de l'Horizon; le Sommet du Pic le plus élevé de la montagne; les détails du paysage le plus éloigné ; la Casaque du Jockey qui conduit le peloton; la nationalité de l'Avion qui passe; au Tir, la marque du projectile sur la Cible, etc...

Avec cette JUMELLE, on aperçoit distinctement dans le Ciel le cortège des satellites de Jupiter, les amas de Persée, les Pléiades, les montagnes de la Lune, etc...

La portée de cet Instrument scientifique dépasse

**50 KILOMÈTRES**

et accuse un relief saisissant à toutes les distances.

**BULLETIN DE COMMANDE**

*Je soussigné, déclare acheter la* **Nouvelle JUMELLE Stéréo prismatique "UTILIA"** *au prix de* **385 frs** *que je paierai à raison de* **25 frs** *par mois, le premier versement de* **35 frs** *et les suivants de* **25 frs** *tous les mois jusqu'à complet paiement. Au comptant,* **345 frs.** *Chaque quittance est majorée de* **1 fr.** *pour frais d'encaissement et les frais de port et d'emballage sont facturés* **8 frs** *à forfait.*

Nom et Prénoms ..... SIGNATURE
Profession .....
Adresse .....
Ville ..... Départ ....

**Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à**

**L'ÉCONOMIE PRATIQUE - 15, rue d'Enghien - PARIS-10e**

# La dramatique aventure de Mme Levaillant

L'ARRESTATION de Mme Levaillant, femme d'un ancien capitaine de l'Etat-Major de l'Armée, provoqua à Paris, le 1er janvier 1811, une énorme émotion. On colportait dans la ville, en les amplifiant à chaque récit, les détails des crimes reprochés à cette jeune Brinvilliers : le souvenir de Desrues, l'empoisonneur, dont le procès passionna la France à la veille de la Révolution, était encore trop proche pour que les cerveaux ne fussent exaltés par cette nouvelle histoire d'arsenic...

⁂

Adèle Brutinel était la fille d'un commerçant de Saint-Omer ; elle avait connu, en 1804, le capitaine Louis Levaillant qui faisait partie de l'Etat-Major des troupes rassemblées à Boulogne par Napoléon. M. Brutinel avait dû loger l'officier. Le capitaine Levaillant portait beau ; il avait équipage, domestiques ; ses immeubles de Paris lui assuraient de confortables rentes ; ses relations lui faisaient entrevoir un avancement rapide. Bref, il n'en fallait pas autant pour tourner la tête d'Adèle Brutinel, belle et romanesque, et qui redoutait de vivre dans cette petite ville de province l'obscure destinée à laquelle, cependant, elle était vouée.

Le bel officier survint comme un dieu dans sa vie.

Les parents Brutinel, méthodiques et prudents, se renseignèrent : et les renseignements n'étaient pas aussi fameux que le laissait entendre le capitaine. Le train de vie qu'il menait reposait surtout sur des dettes. Quant à la fortune de sa mère, veuve et remariée en secondes noces à M. Chénier, receveur particulier des contributions de Paris?

Le mariage fut célébré le 20 décembre 1804.

Ce fut au début, pour la jeune femme, une fête ininterrompue : à Saint-Omer, à Montreuil, à Boulogne, elle connut dans les bals l'ivresse d'une royauté qu'on ne lui pouvait contester. Le capitaine Levaillant, protégé par le maréchal Berthier, avait désormais une carrière facile, lorsque se produisit la catastrophe ; pour soutenir son train, Levaillant vola... On étouffa l'affaire, et on l'envoya en disgrâce, à Strasbourg.

Adèle n'avait pas suivi son mari : elle revint chez ses parents, à Saint-Omer, où elle connut les pires humiliations... Malgré ce coup affreux, elle aimait encore son mari et elle lui écrivait des lettres de rage et de tendresse, comme celle-ci, où se perçoivent les cris alternés de sa passion et de son désespoir humilié :

« ... Je te l'avoue avec franchise, j'aurais sacrifié « les sentiments d'amour et d'amitié qui me don- « naient à toi si je n'avais eu la certitude que mon « ambition eût été remplie... Je te voyais, avant « deux ans, colonel... Toutes ces idées se sont « évanouies avec le bonheur, et il ne me reste « qu'une existence chétive et maudite. Oh ! si le « ciel comblait mes vœux, je n'existerais plus « depuis longtemps ; je ne souffrirais plus, puisque « je serais dans le néant. Dans mon désespoir, j'ai « plusieurs fois reproché à ma mère de m'avoir « mise au monde et c'est bien ce qu'elle a fait « de plus mal. Juge, mon adorable Levaillant, si les « Démons et les Harpies ne me dévorent pas les « entrailles !...

« Gronde-moi, je sais que je le mérite ; mais je « ne puis changer ; je sens que je porte dans mon « cœur mon malheur et le tien, peut-être. C'est « mon plus grand chagrin. Voilà, mon ami, ma « confession... »

Cependant, après la campagne de 1809, Levaillant revint à Paris, où il trouve un modeste emploi dans les bureaux de la guerre. Sa femme l'y rejoignit : elle demanda alors à être présentée à ses beaux-parents : en octobre 1810, la présentation eut lieu. Mme Levaillant rejoignit son mari.

Pas d'argent ; des ressources infimes et toujours le souci de paraître : la situation du ménage était critique : les époux prirent un appartement rue de Bourgogne, deux domestiques : une femme de chambre, Marie Maignien, dite Mimi et un valet, Adolphe Rudolphe, qui ne resta que deux mois au service de l'officier et qui fut ensuite engagé par son beau-père, M. Chénier.

Les deux serviteurs jouèrent un rôle capital dans l'histoire dramatique qui éclata dans les derniers jours de 1810.

### Une singulière dénonciation

Le 30 décembre, le préfet de police recevait la visite de Mme Chénier, qui, du ton le plus calme, lui fit cette étrange dénonciation :

« Ma belle-fille, Mme Levaillant, irritée contre moi, parce que je n'ai pas voulu consentir à subvenir sans cesse aux dépenses de son mari, mon fils, a résolu de m'empoisonner.

« Heureusement, des serviteurs fidèles ont empêché l'exécution de ce dessein criminel.

« C'est vers le 15 décembre que Mme Levaillant a fait connaître à la fille Maignien, sa femme de chambre, cette épouvantable pensée. Feignant d'entrer dans le complot, cette brave fille en avertit un de nos domestiques, le cocher Adolphe Rudolphe, qui, pour savoir jusqu'où irait l'audace de cette malheureuse femme, accepta, en apparence, une proposition de complicité.

« Se croyant sûre de ces deux instruments, ma belle-fille n'a, dès lors, plus reculé devant le crime. Le 19 décembre, elle a couru tout Paris, pour se procurer de l'arsenic chez les épiciers et les droguistes ; elle n'a pu trouver à acheter que de la mort-aux-rats.

« C'est alors que notre cocher Adolphe m'a prévenue du danger que courait ma vie. Ne pouvant trouver à Paris un moyen sûr de me donner la mort, ma belle-fille avait écrit à son père, à Saint-Omer, et lui avait demandé du poison. Je voulais cependant détourner la coupable d'un crime inutile en lui faisant connaître par Adolphe les résultats de la donation entre-vifs qui existe entre mon mari et moi ; la malheureuse n'a vu dans cet obstacle que la nécessité d'un nouveau crime et, à partir de ce moment, elle a décidé qu'il y aurait deux victimes. M. Chénier fut averti et nous suivîmes avec anxiété le développement affreux de ce projet infâme.

« Le 27 décembre, en effet, une lettre est arrivée de Saint-Omer, adressée à Mme Levaillant, poste restante. Cette lettre, écrite par M. Brutinel, son père, contenait deux paquets de poison, arsenic et opium. Le 29, en présence d'un témoin invisible, Mme Levaillant a remis à Adolphe une boîte d'argent, contenant le poison et trente-cinq francs en écus, comme première récompense du crime projeté.

« Maintenant, il ne s'agit plus que de fixer le jour où ce poison sera employé contre nous et la malheureuse compte s'en servir le 1er janvier. Le danger n'est pas imaginaire, et la résolution de ma belle-fille ne manquera pas par défaut d'énergie ; car, quelques jours après ses premiers pourparlers avec la fille Maignien, Mme Levaillant a eu l'inconcevable audace d'essayer sur cette pauvre fille une dose de vert-de-gris qui l'a rendue sérieusement malade... »

Il y avait bien des points singuliers dans la révélation de l'attentat projeté : l'attitude bizarre de cette belle-mère, si parfaitement renseignée par les domestiques qui devaient jouer, dans le crime, le rôle de complices, surprit le préfet de police, qui demanda à réfléchir. Le lendemain, Adolphe, le cocher, se présentait au préfet et lui faisait les mêmes déclarations que Mme Chénier... En haut-lieu, on hésitait encore à intervenir... d'autant que jusque-là, la tentative criminelle n'était pas nettement caractérisée.

### La machination...

Mme Chénier voulait néanmoins forcer en quelque sorte les événements ; et sur les conseils d'un fonctionnaire de la Préfecture, fut machinée une provocation qui devait perdre Mme Levaillant.

Il est certain, toutefois, que la jeune femme, exaspérée sans doute par la hautaine et dure Mme Chénier, avait formé, dans un moment de faiblesse et à la suite de tous les malheurs qui l'avaient accablée, le projet d'attenter à la vie de sa belle-mère... Et dans ce but, elle avait demandé de l'arsenic à son père, sans exposer à celui-ci l'emploi du poison...

Mais on va voir comment cette pensée criminelle fut utilisée par Mme Chénier et comment, avec une rare perfidie, elle obligea sa belle-fille au moment où, revenue à la saine raison, celle-ci voulait renoncer à son crime, à tout faire pour le commettre...

Cas vraiment exceptionnel dans les annales judiciaires.

Ce fut, sur les conseils du zélé fonctionnaire, si dévoué à Mme Chénier, que fut montée la machination : Mme Chénier en tenait les ficelles, Adolphe et Mimi Maignien jouaient leur rôle et amenèrent ainsi peu à peu Mme Levaillant, suivant l'expression d'un chroniqueur du temps, « jusqu'au seuil de l'empoisonnement ». Adèle Levaillant avait remis, le 29 décembre, l'arsenic au valet qui devait en assaisonner le potage de Mme Chénier ; Adolphe avait demandé 35 francs comme rémunération de ses bons offices ; le lendemain, Mme Chénier allait trouver le préfet... Mais il fallait confondre la coupable, la saisir en flagrant délit ; il fallait surprendre la conversation qu'on allait provoquer entre Mme Levaillant et Adolphe et qui devait déterminer les conditions de l'empoisonnement.

La porte du cabinet noir s'ouvrit brusquement...

Mme Chénier proposa alors à deux amis, le colonel de Saint-Aulaire et M. Bouvard, astronome à l'Observatoire, d'être les témoins de l'entretien : cachés dans un cabinet noir, ils entendraient le dialogue ; il ne resterait plus ensuite qu'à démasquer Adèle.

Pour calmer les scrupules des deux personnages, à qui il répugnait de jouer ce rôle, Mme Chénier affirma que l'affaire n'irait pas plus loin ; on ne la porterait pas devant les tribunaux ; un conseil de famille fixerait les décisions à prendre ; on interviendrait auprès de l'Empereur pour faire enfermer la malheureuse ; le châtiment serait suffisant.

M. de Saint-Aulaire et M. Bouvard acceptèrent : le 1er janvier 1811, fut « le jour de la preuve ». Mme Chénier avait invité à dîner son fils et sa belle-fille. Quand Adèle pénétra dans le salon, Mme Chénier, toute souriante, l'embrassa tendrement. On se mit à table... Adolphe avait trouvé le moyen, tandis que Mme Levaillant passait dans la salle à manger, de lui dire tout bas :

« ... J'ai à vous parler secrètement pendant le dîner ; quand je frapperai sur le dossier de votre chaise, ce sera le signal. J'irai vous attendre dans l'appartement inhabité du bas. Sous un prétexte quelconque, quittez la table et venez me rejoindre. »

Le signal donné, Mme Levaillant, prétextant qu'elle avait besoin de prendre l'air, sortit et vint retrouver Adolphe dans une petite pièce, séparée par une mince cloison du cabinet noir où étaient tapis le colonel et l'astronome.

Adolphe rappelle — en criant — à Mme Levaillant son projet meurtrier ; il l'accusa, ce qui était absurde, d'avoir tenté d'empoisonner Marie Maignien... Affolée par ces propos, la jeune femme le supplia : « Ne parlez pas si haut, vous me perdez !...

— « N'ayez pas peur — dit Adolphe — les portes sont bien fermées, il n'y a personne, de ce côté... »

La porte du cabinet noir s'ouvrit brusquement : les deux témoins surgissent.

— Que demandez-vous ? interrogea, tremblante, Mme Levaillant.

— Rien du tout.

Ils s'éloignèrent. Mme Levaillant, pressentant un danger, voulut gagner le jardin ; Adolphe lui barra la route. Elle se dirigea vers la cour : une dizaine de policiers étaient là, postés ; ils l'arrêtèrent et jetée dans une voiture, elle fut conduite à la préfecture de police.

### Des aveux qui accusent...

Dans l'affolement des premières heures, Mme Levaillant donna des explications variées, invraisemblables. Mais les aveux qu'elle fit ensuite, entrecoupés de sanglots et de hoquets, révélaient la provocation :

« ... Oui, dit-elle textuellement au juge, Mme « Chénier nous avait abreuvés d'amertumes et « nous refusait tout secours. Dans un mouvement « de haine et de délire, j'ai conçu le détestable « projet d'attenter à ses jours. J'ai confié ce désir « à Mimi Maignien et à Adolphe, qui, loin de m'en « détourner, ont encore excité ma haine. Adolphe « m'a même fait observer que la donation faite « au détriment des enfants rendrait inutile un « crime isolé et il m'a fortifiée dans la pensée de « compléter mon œuvre. Il m'a dit qu'il ne lui en « coûterait pas plus d'empoisonner la crème de « café pour M. et Mme Chénier que pour Mme Ché- « nier seule. J'ai donc, accompagné de la fille « Maignien, cherché à me procurer du poison ; un « seul marchand a consenti à me vendre pour cinq « sous de mort-aux-rats. Mais il est faux que j'aie « jamais mis de ce poison ou de tout autre dans « les aliments destinés à Marie Maignien.

« J'ai, en effet, écrit à mon père et je lui ai « demandé cinq à six grains d'arsenic, mais sans « lui dire pour quel usage. Je l'ai même assuré que « je ne voulais nuire à personne et qu'il ne s'agis- « sait que de mon bonheur. Mon père m'a envoyé « cet arsenic et y a joint de l'opium pour me guérir « des douleurs de dents que j'éprouve assez sou- « vent. Nous avons été, moi et Marie Maignien, « retirer, poste restante, le paquet qui contenait « ces substances et je le confiai à ma bonne ; puis « nous l'avons remis à Adolphe dans une boîte « d'argent faisant partie de mon nécessaire.

« Mais *à peine avais-je remis le poison à cet* « *homme, que je cherchai à le ressaisir*. La terreur, « le remords s'emparèrent de mon âme. Je voulus « reprendre la boîte ; je chargeai Marie de la rede- « mander à Adolphe, de lui dire que je voulais « attendre plus tard — à la saison des fraises, pour « faire le coup. — *Pendant trois jours, Adolphe* « *fut introuvable, invisible.*

« Il est vrai que j'avais promis à Adolphe et à « Marie Maignien de les récompenser pour la « part qu'ils prendraient à l'exécution du projet « et que je donnai à Adolphe sept pièces de « 5 francs ; mais c'est sur sa demande et parce « qu'il me dit qu'il n'avait pas d'argent...

« J'avais, à la fin, entièrement renoncé à mon « abominable projet... j'étais folle... je ne suis « coupable d'aucun crime... »

### Les encouragements d'Adolphe

Adolphe, interrogé à son tour, confirma, avec bien des réticences à peu près les déclarations de Mme Levaillant. Lorsque celle-ci eut annoncé qu'elle remettait son projet à plus tard, le valet, qui avait reçu de Mme Chénier la promesse d'une magnifique récompense, n'eut qu'une idée : hâter au contraire, l'opération, pour toucher la prime de la belle-mère.

« ... J'encourageai adroitement Mme Levaillant, « déclara-t-il à l'instruction, et pour la ranimer « contre Mme Chénier, je lui parlai de la donation « faite au préjudice de son mari et lui dis : « Allez, « Madame, vous n'avez que ce moyen d'être par- « faitement heureuse... »

Ainsi poussée, Mme Levaillant se reprit à son projet, jusqu'au 27 décembre, jour où arriva la lettre de Saint-Omer, contenant les paquets d'opium et d'arsenic. Le 29, on le sait, elle remit le poison au domestique.

Cependant, elle hésitait encore et était troublée. C'est alors qu'elle décida de reculer « l'opération ». Mais *on la tenait* ; Mme Chénier pressa le mouvement ; pour empêcher Mme Levaillant de renoncer à sa tentative, la belle-mère donna l'ordre à Adolphe de l'éviter, de sortir de très bonne heure, le matin, avec les chevaux, et de ne rentrer que tard.

Mme Levaillant ne peut donc voir Adolphe que le 1er janvier et c'est pourquoi elle saisit l'occasion d'un entretien avec lui, au cours duquel elle pourrait lui marquer son désir d'interrompre l'affaire pour le moment.

Le juge confronta Mme Levaillant et Adolphe. L'accusée déclara qu'elle avait dit : « Rendez-moi la boîte, je renonce à tout. »

« — Non, non », aurait répondu Adolphe.

« — Vous me perdez... il faut remettre à un autre jour... »

Puis, ce fut l'irruption des deux témoins cachés. Adolphe ne nia pas ces propos ; mais il essaya de leur donner un autre sens.

### Le suicide de M. Levaillant.

Dans toute cette aventure, on avait oublié M. Levaillant, le mari ; c'était un personnage que son passé rendait suspect ; d'autre part, on avait appris qu'il s'était écrié, un jour, en parlant de sa mère : « Nous ne serons heureux que quand cette bougresse-là sera morte... »

Le juge convaincu qu'il était le complice de sa femme, le fit arrêter le 4 janvier : au matin du 5, on le trouvait pendu à l'espagnolette de la croisée de sa cellule.

Sur la table, quelques lettres éparses : elles étaient destinées au préfet de police, à sa mère, à sa femme, aux domestiques, à son beau-père.

« ... Que va-t-on conclure de ma mort, écrivait-il « au préfet ? Tout ce qu'on voudra. Qu'on me « croie coupable, si cela peut-être utile à quelqu'un, « surtout à la malheureuse Adèle... C'est à genoux « que j'écris ces lignes. Je prie en grâce M. le Préfet « d'avoir pitié d'une malheureuse créature, égarée « sans doute par la démence. Je lui ai toujours « connu, malgré son caractère violent et emporté, « un excellent cœur... Mme Chénier, avec un peu « d'humanité, de cordialité, de générosité, nous « aurait épargné bien des maux, et se serait fait « adorer à bien peu de frais de la malheureuse « qui l'a si cruellement outragée... »

Il écrivait à sa mère :

« Adieu, ma chère et trop malheureuse mère ! « Je sais combien vous êtes à plaindre, j'en suis la « cause involontaire. Sans doute, si j'avais suivi « vos conseils, il y a dix ans, je serais heureux « aujourd'hui. Mais vous savez que les grandes « passions sont toujours aveugles... depuis long- « temps, vous m'avez traité avec bien du froid « et de la dureté... Je vous recommande ma mal- « heureuse femme, plus égarée que sérieusement « méchante... Il m'est doux d'emporter cette idée « consolante au tombeau, et c'est à elle que je « fais avec grand plaisir le sacrifice de ma vie. « Imitez ma magnanimité. Pardonnez... »

### Acquittée !

Mme Levaillant comparut le 10 mai 1811 devant la Cour d'Assises de la Seine, accusée, sans aucune preuve, d'avoir empoisonné Marie Maignien, qui s'était plainte de coliques suspectes et d'avoir tenté d'empoisonner Mme Chénier.

L'avocat général Giraudet, tout en demandant la condamnation de Mme Levaillant, fut sévère pour Mme Chénier et les deux domestiques. Il montra « le dessein odieux de cette belle-mère, « d'établir, en déjouant le crime, la preuve légale « de la culpabilité ; complétant la preuve, qui n'é- « tait pas nécessaire à son salut et qui ne l'était « qu'à sa haine et à sa vengeance... »

Le défenseur de Mme Levaillant, Me Couture, avocat de talent et d'une indépendance remarquée, plaida autour de ce thème, qui innocentait sa cliente : Mme Levaillant, après avoir conçu l'idée criminelle, s'en est repentie ; elle a tout fait pour que le poison lui fût rendu et ne pût servir à tuer Mme Chénier. Mme Chénier, au contraire, a tout fait pour que sa belle-fille ne pût le reprendre...

Juridiquement, d'ailleurs, il n'y avait eu aucun commencement d'exécution de l'empoisonnement. Le jury acquitta Mme Levaillant. La foule hua Mme Chénier et les deux serviteurs.

Mais, Napoléon, irrité de ce verdict, le cassa et fit jeter Mme Levaillant à la prison de Saint-Lazare. Elle y passa trois années.

Le 30 mars 1814, profitant du désordre causé par l'entrée des troupes étrangères à Paris, la prisonnière s'évadait, pendant la nuit, au moyen d'une échelle. Et elle ne fut plus inquiétée.

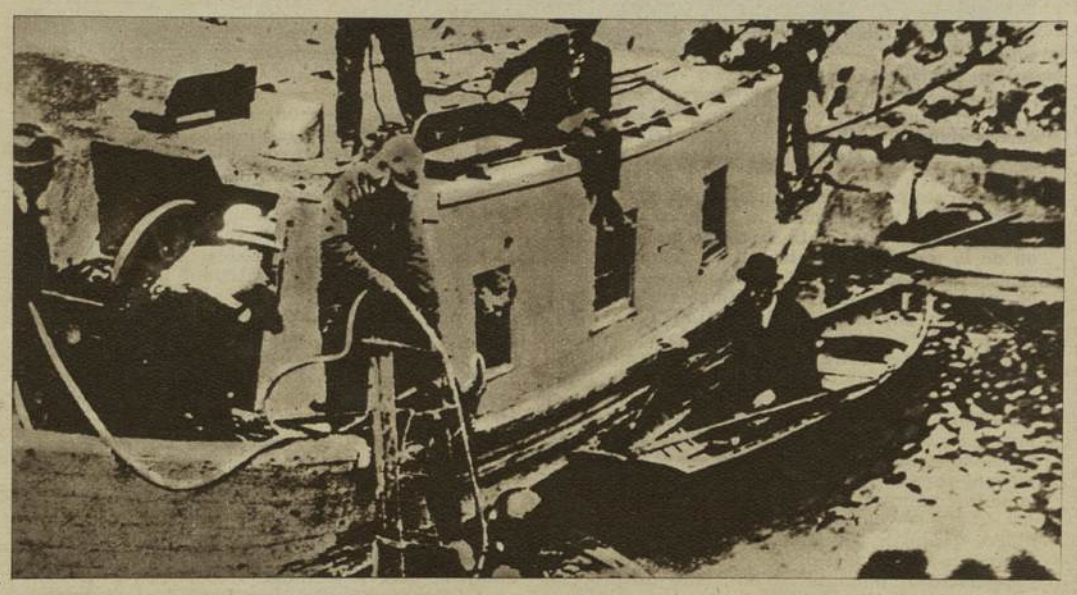
Jacques MOURIER.

Mme Levaillant, jetée dans une voiture, fut conduite à la Préfecture de police.

# LE CRIME

*Le jury aura à juger un gosse de dix-sept ans qui en avait quatorze quand il commit son crime: Leloutre, le sadique assassin de Mme Wilson. Enfants criminels au cerveau déréglé, jouets d'une divinité cruelle.*

*En Amérique, on parle encore d'un crime extraordinaire dont tous les protagonistes, auteurs et victime, étaient à peu près des gosses. On a appelé là-bas cette histoire étonnante le « crime du siècle ». Les Américains ont leurs raisons. Leur race est jeune, simple. Ils ne connaissent pas encore cette perversion, cette complication, cette dégénérescence des instincts qui font les criminels raffinés, intellectuels, morbides. Ils commencent à connaître les grands sadiques des sens, ils ne comprennent pas encore les sadiques cérébraux. Et c'est pourquoi leur premier crime opéré dans l'absolu, sans mobile, avec une logique abstraite, leur paraît miraculeux, hors des mesures de la raison. Dans l'Europe blasée, usée, décomposée, nous connaissons depuis longtemps le crime parfait, pur, bâti comme un problème de géométrie par des dilettantes tragiques que la guillotine et le cabanon hésitent à se renvoyer.*



Pendant que la police procède aux fouilles sous le pont de Hegemish où a été trouvé le cadavre de Robert Franks...

New-York.

(*De notre correspondant particulier.*)

Ce jour-là, le collège Harvard lâcha ses élèves à l'heure habituelle, quatre heures. A trois kilomètres de là, dans la somptueuse villa du millionnaire Franck, on commença d'attendre l'arrivée du petit Robert. C'était dans la banlieue de Chicago. Robert, qui avait douze ans, s'attardait souvent en chemin pour jeter un coup d'œil en passant sur un match de base-ball ou essayer la nouvelle bicyclette d'un copain. Mais jamais il ne rentrait après cinq heures et demie. Cette fois, à sept heures il n'était pas là.

Mrs Franck, nerveuse et angoissée déjà, errait à travers la maison; son mari affectait de prendre la chose en plaisantant pour la rassurer. Mais il ne pouvait s'empêcher de penser, lui aussi, que si Robert avait été retenu il aurait téléphoné.

En cachette, il fit faire des premières recherches, il envoya des domestiques aux alentours. Le temps passa. Mrs Franck tomba sans connaissance. Le père se décida à partir lui-même à la recherche de son fils.

En passant il alla sonner à la porte d'un de ses vieux amis, Samuel Ettelson. Tous les deux refirent le chemin qu'aurait dû suivre l'enfant. Au bout d'une heure ils étaient arrêtés par la masse noire du collège Harvard sans avoir rien trouvé. Ils alertèrent le personnel de l'école en vain. Tout le monde avait vu partir le jeune Robert à l'heure habituelle, de son allure habituelle, dans la direction habituelle.

Les deux hommes revinrent lentement à la villa. Ils avaient le pressentiment qu'une mauvaise nouvelle les y attendait. Et en effet ils se heurtèrent dès le perron à une domestique qui bégayait d'émotion. Jacob Franck se précipita et trouva dans un salon sa femme à moitié folle de douleur que des amis soutenaient. Il revint vers la bonne terrorisée et, en la rudoyant presque, réussit à lui arracher quelques paroles.

« J'ai reçu un coup de téléphone pendant votre absence. On demandait Mrs Franck. Madame a répondu. Elle a entendu une voix étrange lui dire : « C'est monsieur Johnson qui vous téléphone. Comme vous le comprenez sans doute déjà, votre fils a été enlevé. Rassurez-vous, aucun mal ne lui sera fait. On demandera seulement pour lui une rançon. Demain matin vous recevrez des instructions complètes que vous devrez suivre. »

Ce fut l'affolement chez les Franck. On avait réussi à faire reprendre quelque sang-froid à la malheureuse mère et on étudia la conduite à tenir. Naturellement les parents, craignant avant toute chose que le moindre geste de réaction de leur part n'entraîne des représailles sur la tête de leur fils, voulaient suivre aveuglément les ordres du ravisseur. Mais M. Ettelson était d'avis qu'il convenait d'avertir immédiatement la police.

« En attendant, nous perdons inutilement des chances. Notre seul espoir de rattraper le voleur est la rapidité d'exécution et la surprise. Profitons-en. »

M. et Mrs Franck finirent par se ranger à cette suggestion et les deux amis coururent au bureau de police.

Il y avait à ce moment-là trois reporters dans le bureau de l'inspecteur en chef. Un de ses assistants entra, lui dit quelques mots à l'oreille. C'était l'annonce de l'arrivée de M. Franck et sa première déposition.

« Ecoutez, Jim, dit le chef, cette affaire-là est sérieuse, je ne veux pas de journalistes autour de moi pour le début de l'enquête. Débarrassez-moi de ces reporters en les emmenant déjeuner. »

Et on introduisit Jacob Franck. Les larmes aux yeux, il se mit à supplier le policier:

« Je vous en prie, ne dites rien à personne de tout ceci. J'ai réfléchi, je ne veux pas mettre la police dans cette affaire. J'aurais trop peur que mon fils n'en supporte les dures conséquences. Mais je serai tout à fait heureux de recevoir vos conseils. »

Le chef insista, comme c'était compréhensible, pour que la police eût les mains libres. Enfin on arriva à une sorte de compromis. Il fut entendu que les policiers feraient une enquête discrète et indirecte sans essayer de se mettre en rapports avec le ravisseur.

A minuit, les deux amis étaient de retour à la villa où commença une véritable veillée funèbre. Les parents désespérés se tenaient à côté du téléphone, guettant une nouvelle communication du mystérieux M. Johnson. De son côté la police avait donné l'ordre de surveiller tous les coups de téléphone qui seraient donnés à la maison des Franck. Mais la nuit fut sans incident.

Rosaline Nathan, maîtresse de Loeb.

Dick Loeb.

Armes et objets saisis au domicile des deux assassins.

* * *

Le lendemain matin, à neuf heures, on sonnait à la grille et M. Ettelson voyait entrer un facteur porteur d'une lettre par express adressée à M. Franck. On imagine avec quelle émotion elle fut ouverte. Elle était ainsi conçue :

*Cher monsieur,*

*Comme vous le savez maintenant votre fils a été enlevé. Rassurez-vous, il est en excellente santé et il se trouve tout à fait bien. Il ne lui arrivera rien de fâcheux, pourvu que vous suiviez strictement et discrètement les instructions suivantes et quelques autres qui vous seront transmises par la suite. Nous sommes animés d'excellentes intentions envers vous et envers le petit Robert, mais nous sommes obligés de vous prévenir que la plus petite désobéissance de votre part entraînerait immédiatement la mort de votre fils.*

*Voici : 1° Pour des raisons qu'il n'est pas besoin d'expliquer, ne faites aucune tentative pour communiquer soit avec la police, soit avec une agence privée de détectives. Si vous l'avez déjà fait, laissez les enquêteurs continuer leur travail sans leur donner de nouvelles indications et surtout sans leur montrer cette lettre.*

*2° Procurez-vous, avant midi, aujourd'hui même, dix mille dollars. Nous savons que cela vous est facile. Cette somme devra être composée uniquement de billets courants, un peu vieux. N'essayez ni de réunir des banknotes neuves ni de faire relever le numéro des billets. Cela rendrait tous vos efforts inutiles et romprait les négociations.*

Madame Franks, mère du petit Robert.

*3° Vous mettrez les dollars dans une grande boîte à cigares ou dans un carton, soigneusement enveloppé de papier blanc et cacheté.*

*4° Gardez à partir de midi ce paquet sur vous. Ne quittez pas votre maison, veillez à ce que la ligne du téléphone reste libre. Ne faisons pas de sentimentalisme. Ceci est une affaire purement commerciale. Soyez persuadé que nous exécuterons notre menace si nous avons quelque raison de croire que vous désobéissez à ces ordres. Au contraire, si vous les suivez prudemment, nous pouvons vous assurer que votre fils vous reviendra sans aucun mal six heures après que nous serons entrés en possession de l'argent.*

*Sincèrement à vous.*

*Georges Johnson.*

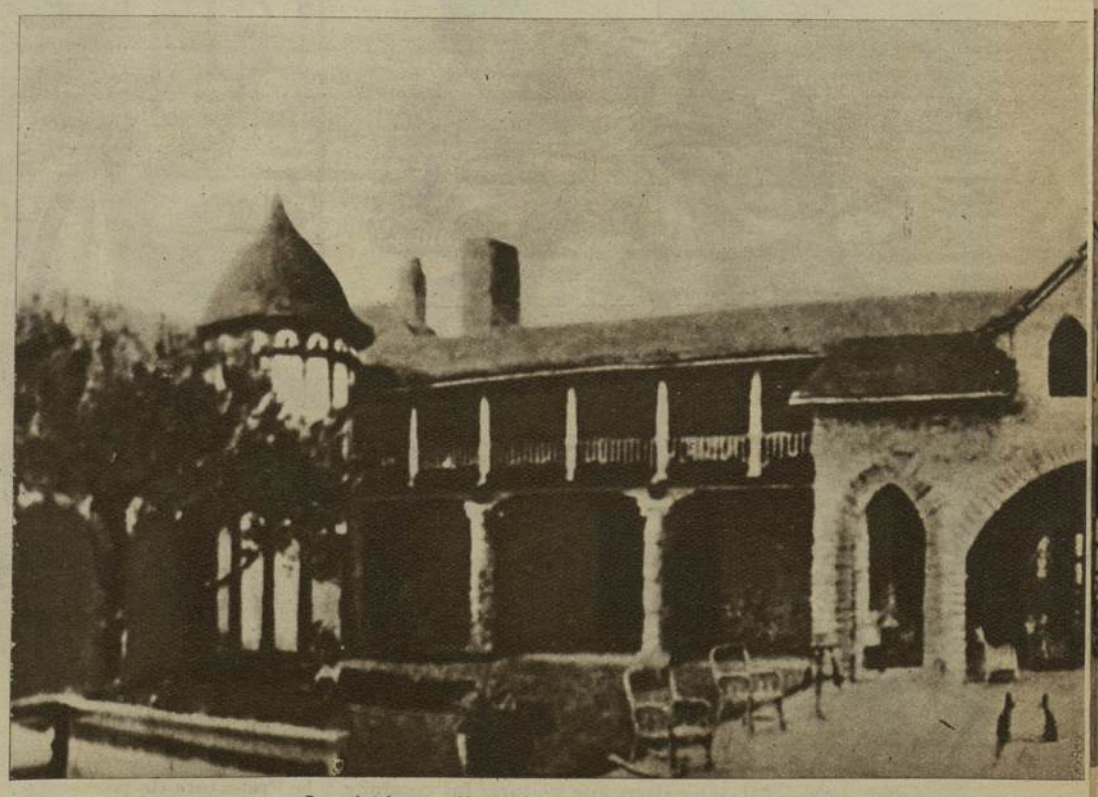
Le ton de cette lettre d'intimidation était vraiment déconcertant. D'un côté, le style et la pensée claire indiquaient de l'intelligence et même de la culture. Ce n'en était que plus effarant de voir apparaître dans ces phrases bien tournées, dans cette forme commerciale, un cynisme aussi monstrueux.

Toujours sur les conseils de M. Ettelson, les Franck apportèrent la lettre à la police. Cette fois ce fut le coup de tonnerre. On ne pouvait plus rien cacher.

La presse de Chicago, capitale du crime, jeta toutes ses ressources dans le mystère pour le dévoiler en même temps que la police, avant la police. Et de son côté la police, à la fois poussée par la qualité même de l'affaire et par l'intérêt prodigieux qu'elle soulevait dans l'opinion, se donnait de tout son cœur à l'ouvrage. Le chef de la Sûreté de Chicago, Morgan Collins, donna carte blanche à tous ses hommes pour poursuivre des investigations personnelles en même temps qu'il donnait des indications précises à une équipe spéciale.

La hardiesse même de l'enlèvement, le ton de la lettre montraient suffisamment qu'on ne se trouvait pas en présence de professionnels du rapt ni d'une bande organisée de malfaiteurs. Ce fut la première et la plus juste intuition des enquêteurs d'avoir compris dès le début qu'ils avaient affaire à des criminels amateurs.

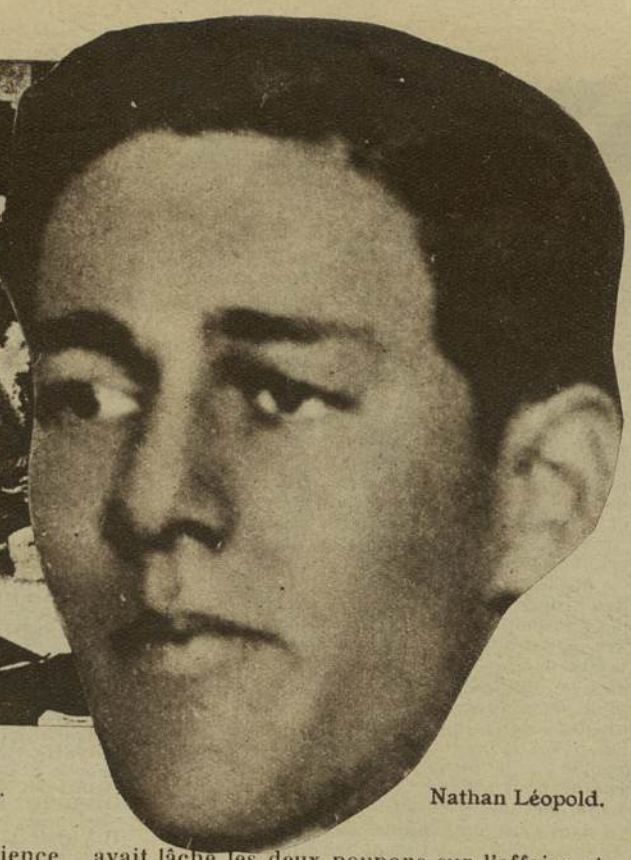
La lettre était timbrée de la poste de Hyde Park à Chicago. Un criminaliste s'aperçut à l'examen que le texte ressemblait singulièrement à celui d'une lettre envoyée dans une autre affaire dans des circonstances analogues, lettre qui avait été publiée par un magazine de Chicago. Le détective Hughes prédit qu'on trouverait le numéro de ce magazine sur un des coupables. Un expert établit que la lettre avait été tapée sur une machine à écrire Underwood et que l'auteur



La résidence d'été des deux assassins, c'est là qu'ils perpétrèrent leur

# DU SIÈCLE

Les deux flèches blanches désignent respectivement Goldstein et Mulroy.



Nathan Léopold.

ne devait pas avoir une grande expérience de la dactylographie.

C'étaient là les seuls indices. Là-dessus les enquêteurs suivirent toutes les pistes qui se présentèrent à eux, vérifièrent toutes les indications. On soupçonna un moment un professeur du collège qui passait pour avoir des mœurs spéciales. Cette hypothèse dut être rapidement abandonnée. Les jours passèrent. On ne trouva rien. Les policiers s'exaspéraient, se heurtaient à un mur blanc. Rien. Personne n'avait plus vu Robert Franck après sa sortie d'Harvard, l'héritier de tant de millions avait disparu sur le chemin de l'école à la villa sans laisser de traces.

« Nous ne trouverons plus, dit le chef Collins. »

⁂

Il y avait à cette époque dans l'équipe des reporters du *Chicago Daily News* deux nouveaux venus, deux débutants, presque deux enfants. Leurs camarades les avaient tout de suite surnommés les « poupons ». C'était un Irlandais, Mulroy, et un Juif, Goldstein. On ne leur donnait à faire que des besognes de troisième ordre, ils n'étaient pas admis encore à s'essayer sur de grandes enquêtes criminelles. Ils avaient suivi en silence mais passionnément l'affaire Franck, lisant tous les journaux d'un bout à l'autre, furetant partout. Un matin Goldstein lut dans un coin du *Chicago Tribune*, en deux lignes, un petit fait divers. Il appela Mulroy.

« Un jeune garçon a été trouvé mort, nu, dans un marais, sous un petit pont, dans un coin désert de la banlieue de Hegemish. »

Le rédacteur en chef du *Chicago Daily News* vit Goldstein et Mulroy faire irruption dans son bureau, assez nerveux.

« Qu'y a-t-il, les poupons? »

— Patron nous avons une idée fixe à propos de l'affaire Franck. Laissez-nous nous en occuper.

Le rédacteur en chef les regarda, les vit ardents, comprit qu'ils « sentaient » quelque chose.

« Allez, dit-il, marchez. »

Un quart d'heure de taxi les conduisit chez l'oncle de Robert Franck, qu'ils prirent avec eux. Un moment après ils étaient à la Morgue. Dans une salle glacée on découvrit le corps couché sur une dalle. Il était couvert de boue sèche, taché de sang à la tête. Le visage était comme brûlé, ravagé par une flamme. L'oncle se pencha, se rejeta en arrière.

« C'est lui, gémit-il. »

Il n'y avait pas une demi-heure que le rédacteur en chef du *Chicago Daily News* avait lâché les deux poupons sur l'affaire et déjà le téléphone sonnait. Au bout du fil il y avait la voix émue de Mulroy.

« Patron, nous avons le corps de Robert Franck. Il a été assassiné. »

Les éditions spéciales couvrirent la rue.

Au moment même, par une coïncidence tragique où l'oncle de Robert s'écriait à la Morgue « C'est lui », M. Jacob Franck, toujours prostré dans sa villa, recevait un coup de téléphone.

« Ici Monsieur Johnson. Dans cinq minutes un taxi jaune viendra à votre porte. Le chauffeur vous conduira à la destination qu'il convient. Bonsoir. »

La police aussitôt alertée put savoir par le central téléphonique que le coup de téléphone avait été donné d'une pharmacie de la 33e rue.

Cinq minutes après, en effet, un taxi jaune s'arrêtait devant la villa. Ettelson s'approcha du chauffeur.

« Que voulez-vous? »

La victime Robert Franks.

— Il paraît que je dois emmener M. Franck.

— Où?

— Un jeune homme inconnu m'a chargé de venir le chercher et de le conduire...

A ce moment un cri retentit dans la maison..

Ettelson laissant là le chauffeur y courut. Mrs Franck venait de s'évanouir. On lui avait téléphoné la nouvelle de la découverte du cadavre de son fils. Ettelson revint sur le perron pour achever d'interroger le chauffeur. Le taxi avait disparu.

Pendant ce temps Mulroy et Goldstein avaient couru à l'endroit où le corps avait été découvert. Et sous le pont, dans le marécage, ils trouvèrent une paire de lunettes. Ils ne parlèrent pas de leur trouvaille à la police qui arriva peu après et qui se mit à fouiller méthodiquement les environs. Le soir, on ramassait dans un taillis une sorte de massue faite d'une longue tige d'acier. Le bout était enveloppé d'un manchon de plâtre et le coroner déclara que c'était bien avec cette arme que Robert Franck avait été assassiné. On lui avait ensuite brûlé le visage avec un acide.

...les deux jeunes reporters détectives réussissent à découvrir dans le marais une paire de lunettes qui les mettra sur la piste des assassins.

L'émotion flamba. L'affaire devenait invraisemblablement monstrueuse. Ainsi au moment même où les assassins poursuivaient des négociations avec les malheureux parents pour toucher une rançon, ils avaient déjà tué le gamin, et avec quelle cruauté! Mais de nouveau l'enquête piétinait. Il y avait seulement de plus à la villa Franck une douleur définitive.

⁂

Mulroy et Goldstein, célèbres du jour au lendemain, sont dans le bureau de leur patron.

« Les garçons, c'est bien, mais il ne faut pas s'arrêter là. A l'assassin maintenant. Trouvez-moi ça. »

Les poupons se partagèrent la besogne. Un le coup de téléphone de la pharmacie, l'autre les lunettes.

Mulroy trouva facilement la boutique. Le pharmacien s'appelait Ross.

« Je cherche, dit Mulroy, la trace d'un coup de téléphone qui a dû être donné d'ici à M. Jacob Franck, avant-hier 3 heures après-midi. »

Ross réfléchit et finit par répondre: « Je me souviens qu'un homme est venu avant-hier déposer une lettre à la caisse en disant que quelqu'un porteur d'une boîte viendrait la chercher dans un quart d'heure. »

— Je suis reporter, dit Mulroy. Donnez-moi cette lettre. Il l'ouvrit. Il y avait quelques lignes dactylographiées.

« Allez directement d'ici au dépôt Illinois Central à la 63e rue. Un employé vous donnera un ticket pour le train du Michigan qui arrivera vingt minutes après. Prenez le train pour le sud. Votre place est retenue du côté droit, selon le numéro indiqué sur le ticket. »

Il n'y avait pas de signature, mais le message venait sûrement du mystérieux, du démoniaque M. Johnson qui, tout en assouvissant on ne savait quel sadisme en tuant le gosse, retrouvait pour les parents la grande formule de la torture par l'espérance.

Mulroy sauta au journal. Sur le trottoir devant la porte il tomba sur Goldstein rouge d'émotion.

« J'ai une piste » cria Mulroy.

— J'ai le gars, riposta Goldstein.

La forme particulière des lunettes l'avait frappé. Il avait vu dix opticiens, décidé à en voir cent s'il le fallait. Le dixième avait reconnu les lunettes et retrouvé sur un registre le nom de l'acheteur.

Et Goldstein mit sous les yeux de Mulroy une fiche:

« Nathan Leopold, 4754 Green Wood avenue. »

La police alertée, deux inspecteurs chefs montèrent doucement à l'adresse indiquée, frappèrent. Un jeune homme élégant vint ouvrir.

« Nathan Leopold. »

— C'est moi.

Ils entrèrent. C'était une luxueuse garçonnière. Un autre tout jeune homme était là. Dic Loeb. On les emmena tous les deux chez Collins. Ils résistèrent trois jours. La quatrième nuit, le grilling au troisième degré eut raison de leur résistance. Ils avouèrent, dans des chambres différentes, tous les deux en même temps.

⁂

C'étaient tous les deux de riches fils de famille. Etudiants, ils avaient déjà des diplômes importants. Ils racontèrent que depuis deux ans déjà ils cherchaient la formule du crime parfait. Selon eux, il fallait trois conditions. Qu'il soit mathématique dans l'exécution, impuni, et *inutile*. Ils avaient imaginé le rapt suivi d'assassinat immédiat et de la longue et compliquée suite de négociations pour bien se prouver à eux-mêmes l'inutilité du geste de mort. Ils avaient longtemps à l'avance calculé jusqu'aux plus petits détails du rapt, mais la victime ils ne la choisirent qu'une minute avant, au hasard. Ils rencontrèrent Robert Franck qu'ils connaissaient, lui offrirent une promenade en auto, l'assassinèrent à peine arrivés dans la campagne. Ils avaient enveloppé leur massue d'acier avec du plâtre pour dérouter le médecin légiste.

Ils passèrent en jugement deux mois après. Leur défenseur, le célèbre avocat Clarence Carrou, fit une plaidoirie miraculeuse. Il les montra intoxiqués de philosophie allemande, de toute la littérature sceptique et cynique d'après-guerre. Il en fit des névrosés, des malades, des intellectuels dont l'idéal s'était déformé jusqu'à l'idée de la cruauté. A la stupéfaction générale il réussit à sauver la tête des deux assassins, le juge Caventry se contentant de les envoyer l'un et l'autre en prison pour le reste de leur vie.

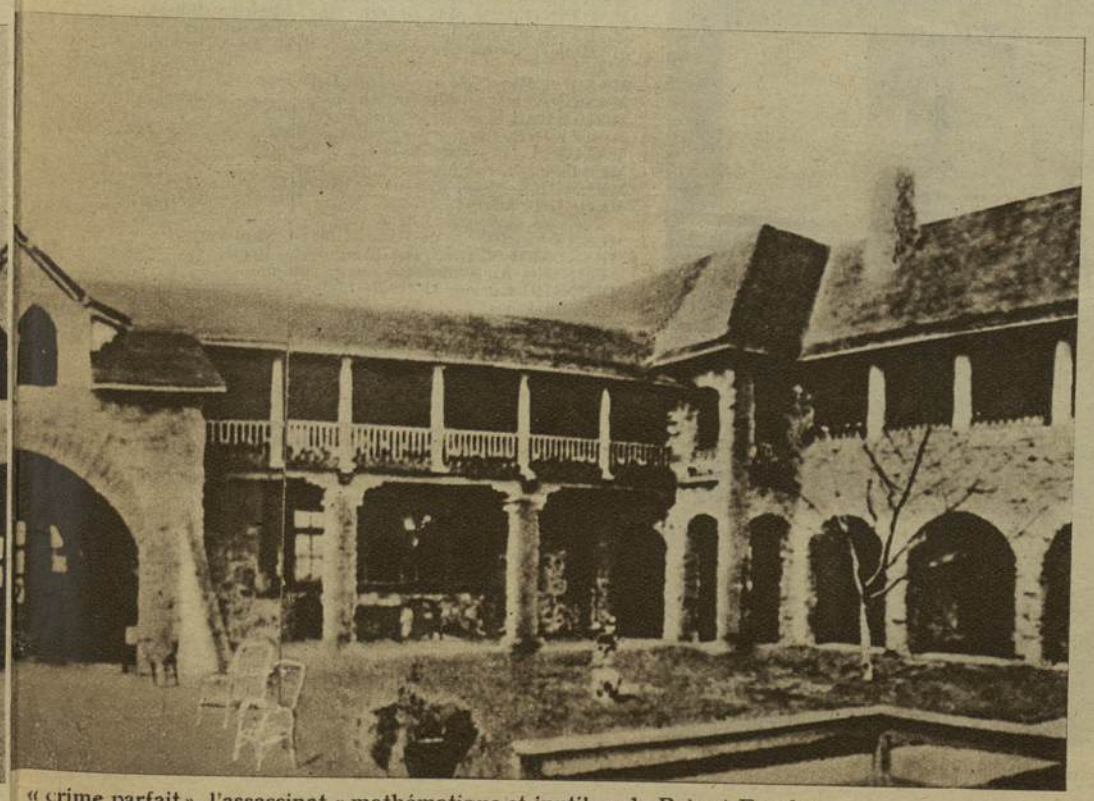
Dans l'indignation s'achevait l'épilogue du « crime du siècle ».

Goldstein et Mulroy sont maintenant de grands reporters.

M. et Mrs Franck sont morts tous les deux de douleur quelque temps après la terrible aventure.

Dans la prison Joliet à Chicago, Léopold est assistant du chapelain. Loeb travaille à l'atelier de rotin.

**Roy PINKER.**

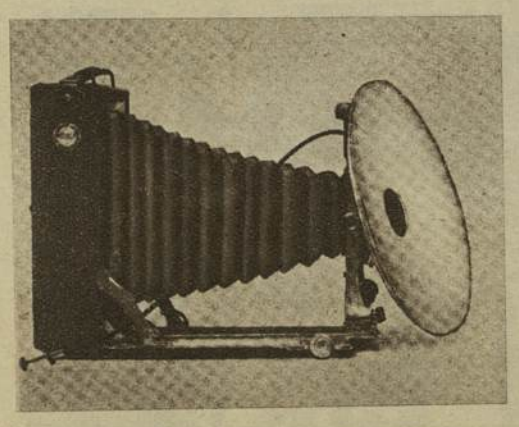


« Crime parfait », l'assassinat « mathématique et inutile » de Robert Franks.

La maîtresse de Léopold Nathan.

# LA SCIENCE CONTRE LE CRIME

Empreinte révélée à la céruse.



L'appareil photographique de Stockis à miroir convergent.

Empreinte révélée sur une chaussure.

## XVIII (1)
## L'étude de l'empreinte digitale au laboratoire

Pour étudier l'empreinte digitale trouvée sur les lieux du crime et rapportée au laboratoire de police technique, il faut d'abord la rendre visible. J'ai raconté dans la précédente chronique comment les premières méthodes de coloration ont été découvertes par des médecins dermatologistes qui s'inquiétaient seulement de rendre apparente la quantité de sueur émise par certains malades qu'ils avaient à traiter. C'est ainsi que les criminalistes, dès le début de la dactyloscopie, trouvèrent instaurées quelques méthodes de coloration d'empreintes, les unes déplorables, les autres qui devinrent possibles après avoir reçu quelques perfectionnements. Mais ils ne s'en tinrent pas là.

Je dois raconter d'abord comment fut découverte une méthode qui fut longtemps fort employée, malgré de sérieux défauts.

Un anthropologiste très connu, César Chantre, avait rapporté d'Arménie un certain nombre de profils de mains. C'est-à-dire que, pendant son voyage, qui était une mission ethnographique, il avait fait poser les mains sur des feuilles de papier blanc à un très grand nombre d'hommes et de femmes appartenant aux diverses races de l'Arménie russe. Il avait, avec la pointe d'un crayon, suivi le contour de la main et des doigts pour obtenir des images, certes bien approximatives, mais qui lui donnaient les dimensions générales et les proportions des doigts et de la paume. C'était plus vite fait et beaucoup plus économique que de photographier ou de mouler toutes ces mains.

César Chantre avait confié cette grosse documentation à un élève du professeur Lacassagne, Forgeot, qui s'intéressait aux questions d'ethnologie. Un jour que Forgeot examinait les tracés arméniens sur une table du laboratoire, il renversa par mégarde son encrier. Il se précipita pour réparer le désastre, et alla reverser le flot d'encre dans un lavabo voisin. Mais il s'aperçut, avec un grand étonnement, que là où l'encre s'était étalée, des dessins devenaient visibles. C'étaient les crêtes papillaires qu'il venait de révéler bien malgré lui, en découvrant, par le plus curieux hasard, que l'encre — toutes les encres — est un excellent réactif des gouttelettes de sueur qui constituent l'empreinte digitale.

Cette méthode était évidemment bien primitive dans la forme où elle s'était créée toute seule. Forgeot eut le mérite de la perfectionner. Il découvrit qu'en lavant à l'eau courante immédiatement après avoir appliqué l'encre, on obtenait une épreuve beaucoup plus nette, et qui avait l'immense avantage de pouvoir être examinée directement, tandis que, sans lavage, il fallait examiner par transparence.

Il y a beaux jours qu'on a renoncé à ce régime de l'inondation du document par l'encre. On imagine en effet quels en sont les inconvénients lorsqu'il s'agit d'un chèque, d'un testament, ou même d'une lettre anonyme. Cependant, lorsque le texte est sans importance, et que l'empreinte seule a de l'intérêt, on a parfois recours encore à ce vieux procédé. C'est au point que, dans ces années dernières, des techniciens anglais et espagnols, en particulier Ainsworth Mitchell et Cortezo y Collantes, se sont livrés à de minutieuses études sur les qualités comparées de diverses encres au point de vue de la coloration des empreintes. Ainsi, on sait que, pour cet emploi bien spécial, l'encre Pelikan est très bonne, et que l'encre Faber ne vaut rien. L'idéal est d'employer une encre au pyrogallate osmique. Tout bien considéré, je crois, pour ma part, que le mieux est de ranger la coloration à l'encre parmi les procédés d'un intérêt seulement historique.

Sur le papier, les réactifs les plus sûrs sont le sulfure d'antimoine, le noir d'antimoine, le minium sec, chaud, et finement pulvérulent, le sulfure de plomb et le fer métallique. On peut signaler en seconde ligne le graphite en poudre très fine. Je ne parle pas du platine, qui est peut-être le meilleur de tous les colorants, mais qui est actuellement hors de prix.

Encore faut-il choisir suivant le papier sur lequel on opère. Si le papier est satiné, c'est le fer, le sulfure de plomb ou l'oxyde de cobalt qu'on choisira ; sur le papier de journal, c'est le sulfure d'antimoine ; sur le papier buvard, c'est la vapeur d'iode. Si le papier est coloré, il faut tenir compte de sa nuance : sur des papiers très foncés, on emploiera le sulfate de baryte, la céruse ou le calomel. Sur des papiers roses ou rouges, l'indophénol.

Enfin, on ne se servira pas, pour des empreintes très anciennes, des mêmes colorants que pour des empreintes récentes. Au bout de plusieurs mois, on s'adressera à un colorant rouge, nommé par les chimistes Scharlachrot ; sur des traces vieilles de plusieurs années, il n'y a guère d'autre ressource que l'encre, c'est-à-dire la méthode de Forgeot dont j'indiquais tout à l'heure la curieuse origine.

Sur le verre, on a bien essayé, et avec succès — mais des succès divers — trente à trente-cinq réactifs. Dans la pratique, on s'en tiendra à la céruse sur les fonds noirs, à l'antimoine, au minium et à l'ocre jaune sur les fonds blancs.

Sur la porcelaine, c'est encore l'antimoine qui réussit le mieux. Mais il y a aussi un produit tout à fait spécial qui est le rouge anglais ou rouge d'Ecosse, imaginé par Stockis.

Sur le métal, on variera suivant la couleur. Pour le cuivre, l'or et le laiton, on emploiera la céruse ou la poudre d'aluminium. Pour l'argent, le fer-blanc, le zinc et l'étain, le mieux est d'employer des poudres rouges, comme le minium ou le rouge anglais, ou encore la litharge ou le massicot.

∴ ∴ ∴

Voici donc l'empreinte rendue nettement visible par la coloration. Il s'agit maintenant de la fixer et de l'agrandir par la photographie pour en rendre l'étude aisée et sûre.

Je ne crois pas devoir ici entrer dans le détail des techniques photographiques. Ce n'est pas dans un article de revue que l'on peut apprendre des méthodes aussi peu simples. Je veux seulement dire ce qu'on peut attendre de la photographie dans cet ordre d'idées.

Les difficultés sont multiples. Tantôt c'est la couleur même de l'objet sur lequel est placée l'empreinte qui gêne : il faut alors employer des écrans. Tantôt, l'empreinte est sur une surface miroitante, ce qui oblige à user de dispositifs spéciaux. Tantôt, il y a sur une vitre deux empreintes également intéressantes superposées, l'une au recto, l'autre au verso, et il faut, pour photographier l'une, rendre l'autre temporairement invisible : on y parvient soit en les colorant en deux nuances différentes qu'on neutralise successivement par des écrans, soit simplement par le dispositif de l'éclairage. Tantôt, et fort souvent, on opère sur des surfaces courbes : il faut alors, soit employer des pellicules courbes, soit opérer par tranches, avec des mises au point successives.

Mais ce qu'il faut savoir surtout, c'est qu'il est possible de photographier, et même très nettement, des empreintes sans employer aucune coloration. C'est la méthode de la photographie de l'invisible — je ne parle pas ici de spiritisme, entendons-nous bien — imaginée à la suite d'une curieuse anecdote que voici.

Un jour, un photographe de Berlin reçoit la visite d'une cliente qui vient faire faire son portrait. L'artiste opère.

Quand il révèle les clichés, il découvre sur le premier une série de taches maculant le visage. Il passe au second cliché, puis au troisième, et retrouve partout le même défaut. Il ne pouvait s'agir que d'impuretés dans la préparation des plaques. Le photographe, désolé de cet échec, écrit une lettre à sa cliente, pour s'excuser, et proposer un nouveau rendez-vous. Pas de réponse. Plusieurs semaines après, la cliente se présente et raconte qu'elle venait d'avoir la variole.

Ainsi, la plaque photographique avait vu ce que l'œil ne discernait pas, c'est-à-dire des papules en formation, alors que l'épiderme semblait encore parfaitement sain. Il en fallait conclure que la plaque est plus sensible que la rétine, et qu'on pouvait donc espérer découvrir par la photographie certains détails invisibles, ou, pour employer le langage technique, latents. De là devait naître l'idée de photographier les empreintes latentes, sans même prendre la peine de les révéler avec un colorant.

Bien entendu, on n'emploierait pas d'autres méthodes si elle n'avait pas de sérieux défauts. Le plus grave est que la mise au point est fort délicate. Le second est qu'on risque de photographier à côté, ou tout au moins de laisser en dehors du champ une partie utile de la trace. En réalité, la photographie de l'empreinte latente sans coloration est, si j'ose dire, une méthode de luxe, qu'il faut réserver pour les grandes affaires, et aussi pour les cas où l'on peut craindre que le colorant n'abîme la trace, par exemple quand l'empreinte est dans la poussière.

La photographie faite, on peut en tirer des agrandissements. Les débutants ont l'illusion que l'importance d'un laboratoire se mesure au diamètre de ses agrandissements. C'est une grosse erreur. On peut évidemment, avec un bon outillage, amener l'orifice d'une glande sudoripare à une surface de 10 centimètres carrés. Je ne nie pas l'agrément de ce jeu. J'en donnerai d'ailleurs ici quelque échantillon quand nous aurons à parler de la poroscopie, c'est-à-dire de l'identification des très mauvais fragments d'empreintes par l'étude des orifices sudoripares.

Mais, dans la pratique courante, c'est sur de très faibles agrandissements, à 3 ou 4 diamètres par exemple, que l'on fera le meilleur travail. Toute tentative pour aller au delà risque d'amener une déformation, si surtout le support était courbe, comme il arrive avec les empreintes sur les bouteilles ou sur les verres. D'autre part, la torsion du doigt au moment où il saisit l'objet et laisse l'empreinte, amène une déformation qui ne gêne nullement sur les agrandissements faibles, mais qui peut devenir très ennuyeuse si l'on agrandit davantage. Ici, comme en bien d'autres choses, le premier précepte de la sagesse, c'est la modestie.

(*A suivre.*) **Edmond LOCARD,**
*Directeur du Laboratoire de police technique de Lyon.*

Le professeur Locard devant le banc optique de Leitz.

(1) Voir *Détective* à partir du n° 68.

# Liste complète des lauréats du Concours Général "LES 13 COUPABLES"

**DÉTECTIVE a décidé de réserver une surprise agréable aux concurrents ayant au moins 5 points dans le classement général**

**SUITE (1)**

**5 points**

HERBIN Mme, 197, rue Saint-Pierre, Marseille.
HÉRIARD-DUBREUIL, 22, rue Notre-Dame-des Champs, Paris.
HÉRIRAS Hubert, 8, rue du Progrès, Aulnay-sous-Bois.
HERNE Léon, 6, rue Paul-Bert.
HERNE Mme, 13, avenue de Clichy, Paris.
HERGOTT Georges, 8, rue Balagny, Paris.
HERZOG Henri, à la Croix d'Ambilly, par Annemasse, (Haute-Savoie).
HIRSCHY Edouard, 32, rue de la Serre, La Chaud-de Fonds.
HOISSONS Mme, 61, rue de la Madeleine, Bruxelles.
HUMBERT Pierre, 20 *bis*, avenue de Montrapon, Besançon.
HUYGHE A., 33, avenue des Arts, Bruxelles.
IRLE Marcel, 96, rue Montmartre, Paris.
JAMET H. C. 7, rue Montbrun, Paris.
JAQUIER S. Mme, 8, passage d'Enfer, Paris XIVe.
JOUBERT, 20, rue Rambuteau, Paris.
JOUBERT Mme, 20, rue Rambuteau, Paris.
JOUCLARD François, 6, cours de Verdun, à Vienne (Isère).
JOYE Jean, 40, boulevard Thiers, Amiens.
JULIEN, rue de Chatelard, Montluçon.
JULIEN Maurice, 4, rue de Lezoux, Clermont-Ferrand.
JULLIEN L., au Fourdreret de Villeneuve-s-Belfort.
JURION Mme, 4, rue Ordener, Paris.
KARAZINSKI L., 1, Montée de Ralot, Grenoble.
KERGARADEC Jean de, 11, avenue du Colonel-Bonnet, Paris.
KESSOUS D., Philippeville (Algérie).
LABALME André, 90, rue Nationale, Evian-les-Bains.
LABOURIE R., villa Sainte-Rose, Lourdes.
LACASSIE René, La Teste de Buch.
LACOMBE Léo, 1, rue Duffour-Dubergier, Bordeaux.
LAGIER Germaine, 4, rue de Beaussier, Toulon.
LAHMY, 109, rue de Carthage, La Goulette (Tunisie).
LAJOIE Edmond, Hôtel Victoria, Cap Martin.
LALOT Roger, Sanatorium de Crèvecœur-le-Grand (Oise).
LAMBERT, 15, boulevard Joseph-Garnier, Nice.
LANDNEISER H., 59, rue Ommerganck, Anvers.
LARFAILLOU Mme, 66, avenue de la République, Béziers.
LASSERRE Louis, Ben-Chicao.
LAUGIER Gabriel, 14, rue du Port-Marchand, Toulon.
LAUGIER Marie, au Gapeau par Hyères.
LAURENT Georges, 20, rue Bullant, Paris.
LAVELEYE (de Willy), 20, avenue Alphonse-XIII, Bruxelles.
LAVIGNE Charles, 49, rue Parmentier, Sartrouville.
LAVOLLÉ Mme Vve, 5, rue Childebert, Nîmes (Gard).
LEFEBVRE Gilbert, 166, rue Riolan, Amiens.
LE GALL Louis, Gare de Triage, Le Havre.
LEGRAIN Henri, 127, rue de Paris, Lille.
LEJARD Guy, 38, rue Haute-Voie, Dinan.
LEJEUNE Marcel, 1, rue Jean-Macé, Paris.
LELIEVRE E., 32, rue Saint-Charles, Nancy.
LEMAROIS Mme, 26, rue Lucie, Noisy-le-Grand.
LEMART H., 22, rue Ernest-Renan, Reims.
LEMATRE René, 10, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.
LEMESLE Yves, 30, rue Georges-Sand, Paris.
LEMIÈRE J., 6, villa Logerais, Bois-Colombes.
LENFANT Jacques, 24, cité Lemière, Paris.
LÉONARD Robert, Ronchamp (Haute-Saône).
LÉONARD Mme, 1, cours Gambetta, Bordeaux.
LE MAGREX Léon, rue de la Laine, Questembert,
LE MOAEL Mme, Au Vivier Sanser, par Ons-en-Bray.
LE ROUX Louis, 10, rue Hoche, Pantin.
LEVILLAIN A., 187 *bis*, rue de Tolbiac, Paris.
LÉVY Maurice, 5, rue Eugène-Etienne, Oran.
LÉVY Suzanne, 8, rue Desmont-Dupont, Colombes.
LIBERGE Bernard, rue Souillard, Bollec.
LIÉNARD Geneviève, 35, rue des Sablons, Chatou (Seine-et-Oise).
LION Marcel, 22, rue Eugène-Jumin, Paris.
LION Robert, 297, rue des Palais, Bruxelles.
LOHIER Georges, 35, rue de la Duée, Paris.
LOISSON M., 61, rue de la Madeleine, Bruxelles.
LOPEZ Mlle, 130, route de Médionna, Casablanca.
LORMIER Mme, 57, rue de Madrid, Calais.
LOTÉGIER Fernand, rue Lamendin, Saint-Pierre-Gauchel, (Pas-de-Calais).
LOUBIER J., 43, boulevard Hilarion, Marseille.
LUC Pierre, 34, rue de la Gare-de-Reuilly, Paris.
LUCCIONI Antoine, 50, rue d'Alger, Toulon.
LUÇON Louis, 82, avenue Niel, Paris.
LUISI Antoine, 130, avenue Mers-Sultan, Casablanca.
LUREAU D., 38, rue Saint-Malo, Bayeux.
LUX Robert, 76 *bis*, rue de Ségur, Bordeaux.
MADIGUIER Louis, 34, rue de la Renaissance, Bois-Colombes.
MAGGIOLI François, boulevard des Chutes-Lavies, Saint-Just-Marseille.
MAGNANI Angèle, Moëllesulaz, par Annemasse (Haute-Savoie).
MAGRISSO Jacques, 5, rue du Général-Lanrezec, Neuilly.
MAJOIS Jean, 21, rue du Chemin-de-Fer, Bascoup-Chapelle (Belgique).
MARCHAL A., 31, square Marguerite, Bruxelles.
MARCHAND Louis, 21, avenue Foch, Metz.
MARCOUX Jean, 34, boulevard Sainctelette, Mons (Belgique).
MAREY (Lieutenant), 23, rue de la Prête, Montluçon.
MARTIN Auguste, 5, rue de l'Ecole-d'Horlogerie, Fleurier (Suisse).
MARTIN Jean, 14, Grande rue, Fleurier (Suisse).
MARTIN Louise, 14, Grande Rue, Fleurier (Suisse).
MARTIN Marius, La Sauvagère, Villiers-sur-Mer.
MAROUÉ René, Corontes-Joly, Marly-les-Valenciennes.
MASPLA Mme, 53, rue Battat, Besançon.
MASSÉ Pierre, 13 *bis*, rue de Châteaudun, Asnières.
MAURIRAS Francis, 76, rue Bossuet Lyon.
MATZKINE, 14, rue des Halles, Rouen.
MAZUR S., 41, route de la Gare, Potigny.
MEGIS F., 3, rue Michel-Ange, Nice.
MELMOUX Mme, 41, rue de Bonnel, Lyon.
MERCIER Michel, 71, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.
MESNY G., 10, rue des Hauts-Pavés, Nantes.
MESSAGER Mlle, 53, rue Emile-Zola, Brest.
MEUNIER A., 5, impasse Serre, Toulon.
MEUNIER Lucien, Hôtel de Lisbonne, 4, rue de Vaugirard, Paris.
MICHAUT L., 4, rue de Colmar, Paris.
MICHEL Marius, Grand théâtre, Toulon.
MICHELET Gabriel, Campagne Geay, Chemin du Telemly, Alger.
MIESCH André, 37, rue de la Fidélité, Mulhouse.
MILLE André, 35, boulevard de la République, Beausoleil.
MILLOZ Louis, 24, boulevard Auguste-Comte, Alger.
MOCQUAIS André, Cuirassé Voltaire, Brest.
MONDON Mme, 165, rue Pierre-Corneille, Lyon.
MONNET Georges, 68, rue Monge, Paris.
MONTMASSON Jean, 47, route de Noisy-le-Sec, Romainville.

***(Suite au prochain numéro)***

ERRATA

Georges Béguelin, brigadier de gendarmerie, Moutier, canton de Berne (Suisse), **29 points.**
*Il faut lire, au numéro* 92 :
André Bonnefoy, 6, rue des Moines, Paris, au lieu de : 6, rue des Usines.

(1) Voir *Détective* des 10, 17, 24, 31 juillet, 7 et 14 août.

# POUR LIRE EN VACANCES

3 Succès

**SOMMER - DETECTIVE**
donne consultation gratuite pour enquête, surveillance, recherches
5, Rue Etienne-Marcel

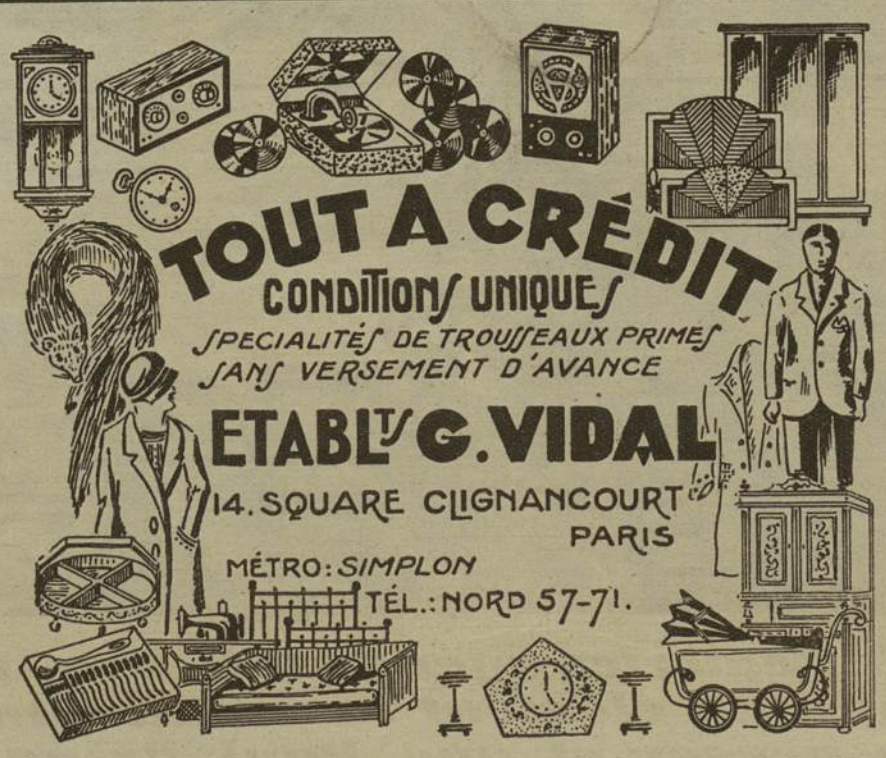
**L. GEORGES** "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-Inspecteur de la Sûreté (Diplomé)
20, rue de Paradis — Provence 86-03
Enquêtes - Recherches - Preuves pour divorce
*Missions délicates — Prix modérés*

**MONDIALE POLICE**
ex-inspecteurs police judiciaire et de sûreté. Renseignements. Enquêtes. Surveillances. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix modérés. Précédemment 47, rue de Maubeuge; actuellement, 6, Boulevard Saint-Denis. Téléphone Botzaris 30-74, de 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

Concours 1re quinzaine Octobre. Carrière
**DE L'ETAT**
active, Toute la France. Nombreuses places. Aucun diplôme exigé. Instruction primaire suffit. Age : 25 à 30 ans. Renseignements gratuits par l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, r. Férou, Paris-6e

**MAGNÉTISME AVEC SECRET**
qui donne la Clef du Succès en Amour. Affaires, pour vaincre la Timidité et atteindre la Fortune. Beauté, Volonté, Force, Bonheur et Richesse. Cours de 3 parties. Succès garantis. Expédition de suite c. remb. Ecr. : Prof. SORDELLI, Bte 7. Nice. Jdre 1f.50 en timbr. pr la réponse.

**6 FRANCS PAR PIECE** à Agents travailleurs et COPIES faciles, 2 sexes. Toute l'année. — Etablissements D. T. SERTIS. Lyon.




**MAIGRIR**
entièrement pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'endroit voulu. Très facile à suivre. Effets rapides et durables.
Raffermit les chairs — Sans rien avaler —
Le seul sans danger, absolument garanti.
Ecrivez en citant ce journal à : S.I. Stella Golden, 47, Bd Chapelle, Paris-10e, qui vous fera CONNAITRE GRATUITEMENT le moyen.

**Mme TAMARA** Infaillible, Tarots, Lignes de la main. T. l. j. de 2 à 7 h. A partir de 10 fr. 60, r. du Cherche-Midi. 2e étage. Escalier B. PARIS (6e).

**VOYANTE** voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraordinaire inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement conseillés, guidés et vos inquiétudes disparaîtront. Thérèse GIRARD, 78, Av des Ternes, Paris (17e) cour. 3e étage de 1 h. à 7 h.

**AVENIR** Mme Benard, 18, boul. Edgard-Quinet, Paris, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1931 mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. Ecrire (envoi date de naissance et 20 francs).

**Mme PRÉVOST** Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N.-D de Nazareth. Pl. Républ. fd cour à dr. 3e ét. Pas les Mrs.

**MARIAGES** honorables riches et p. t. situations Mme TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux)

**MARIAGES** pour toutes situations de 2 à 6 h. Mme CARLIS, 52, r. N-D. de Lorette

**COPIES ADRESSES** et travail manuel sans quitter emploi partout. Situation supplem. 500 à 700 par mois env. T. sérieux. Ecrire : ATELIERS LE FUSEAU, N° 11, à MARSEILLE, (B.-du-Rhone).

*Le gérant*. CHARLES DUPONT.

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »
R. C. Seine n° 237.040 B.

HÉLIOS-ARCHEREAU, 39, rue Archereau, Paris. — 1930.

Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3e Année - N° 95 | 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES | 21 Août 1930

# DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

# Au nom de la Loi !...

***Un cadavre au fil de l'eau ; les agents de la brigade fluviale viennent de le repêcher. Voilà un élément nouveau dans le mystère que la police s'efforce de percer et que Paul Bringuier présente dans sa passionnante enquête « Au nom de la Loi », aux pages 3, 4 et 5.***